

JOURNAL DES DEMOISELLES

1, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ÉDITION CHAMOIS PARAISSANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris..	15 fr.
	Départements..	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	Paris.	16 fr.
	Départements..	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris..	20 fr.
	Départements..	24 fr.

Les Abonnements partent du 1^{er} Janvier et se font pour l'année entière.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr. ; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr. ; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 édit. bi-mens ^{lles}		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg.	14	21	26	9	36
Angleterre, Egypte, Espagne.	15	22	28	10	40
États du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande.	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc.	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce.	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche.	19	29	35	14	54
Bésil.	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises.	22	33	42	16	60

ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL
1, Boulevard des Italiens, 1

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Marguerite D. — Nous ne pouvons vous promettre une collection de dessins de filet guipure de 16 mailles; ces carrés se font généralement de 24, 25 ou 26 mailles, & une planche de si petits dessins serait utile à trop peu d'abonnées; dans ceux déjà parus vous pourriez composer vous-même quelques dessins diminués; il serait peut-être plus simple, si vous n'avez pas encore beaucoup de carrés, de les utiliser pour un voile de fauteuil ou des coussins, & de recommencer votre couvre-pieds en carrés de 25 mailles; vous trouveriez alors un bien grand choix de dessins.

Des environs de Paris. — Très-bien pour vous, qui êtes près des rayons du soleil, mais pour la majorité de nos abonnées éloignées de ce centre, cette substitution serait mal accueillie. — Vous pouvez faire de charmants cache-pots en carton recouvert d'un papier satiné blanc, bleu ou rose de Chine, pour imiter la faïence; vous collerez des ornements bleus ou roses sur le carton de couleur, vous disposerez des découpures blanches. Un grand obstacle se dresse peut-être devant vous, vous ne savez pas dessiner! Vous prenez des feuilles ou des fleurs que vous aplatissez. Puis vous les calquez sur votre papier, vous les découpez et vous les disposez en guirlande, ou semé sur votre cache-pot.

Bellinzona. — Chaque pays, chaque model quant au nôtre, il n'est pas du tout d'usage de couvrir tous ces meubles de nappe; on en mettra à la table de toilette seule, si elle n'est pas recouverte d'un marbre. Voir, pour la manière de la disposer, la réponse: *Trois sœurs qui aiment beaucoup leur journal.*

Une abonnée de la brumeuse Albion. — La coiffure est aujourd'hui un édifice complet; pour laisser reposer les cheveux, on les relèvera en racine droite formant le chignon avec tous les cheveux, & les faisant bouffer sur le devant seulement, ou bien on séparera les bandeaux relevés seulement un peu sur les tempes. — Nous avons le regret de ne connaître aucune maison à indiquer à ces demoiselles. — Pris note.

Une abonnée, à V. — Encore un refus! mais comment envoyer un dessin qui ne servirait qu'à une seule abonnée? Veuillez vous adresser à M^{me} Nanteau, 3, rue de Rohan. Elle devra certainement composer ce dessein exprès pour vous.

A. A., à St-H. — Même réponse.

Une nouvelle abonnée enchantée de son Journal. — Vous trouverez peut-être ce que vous cherchez dans les comédies & proverbes de M^{me} la baronne de Ségur, ou dans le théâtre de M^{me} de Genlis.

Une abonnée de la Hollande. — Voir la réponse précédente.

Une abonnée au pied des Alpes. — Votre demande ne se rattache nullement à notre maison de commission, & pour savoir s'il vous serait permis de faire une traduction de cet ouvrage, il faut vous adresser directement à l'auteur.

Violette. — Je préfère cette épigraphe à celle du commencement de votre lettre, car j'espère qu'aujourd'hui, en déchirant la bande de votre Journal, tout votre courroux est tombé. *Apprendre le latin sans trop de difficulté et sans maître?* J'avoue que je n'ai jamais essayé. — Puisque vous nous promettez de nous rester longtemps fidèle, nous pouvons vous promettre ce dessin, mais pour une époque que nous ne fixons pas. — Pour votre dernière demande, vous êtes complètement dans l'erreur.

A l'ombre de mes lilas. — Nous avons publié des médaillons en tapisserie & en appliques pour ornement d'église, des dessins pour nappe d'autel & aube; vous en recevrez de nouveaux, mais il nous est difficile de vous fixer l'époque. — Les magasins de Paris envoient des échantillons, mais les frais se-

raient trop grands s'il leur fallait envoyer plusieurs vêtements à choisir. — Une petite robe, un hochet, un bonnet, une timbale, un couvert, ou tout autre objet que l'on croirait pouvoir plaire à la mère du baby.

N^o 281. — Il faudrait presque un volume pour répondre à ces nombreuses questions, aussi devons-nous répondre laconiquement: 1^o Offrir un petit souvenir à ses amies intimes présentes ou absentes. Quant aux grands parents, on accepte d'eux. 2^o Annoncer par lettres (non de part) aux parents et amis intimes éloignés. 3^o Envoyer une carte du père & de la jeune fille, inscrits sur la même carte, par la poste ou par une personne de service, suivant les usages de votre pays. 4^o Cela est difficile si vos cheveux ne frisent pas naturellement. 5^o Il s'emploie comme tout autre cold-cream. 6^o Suivant la grandeur & la disposition de la chambre, en angle au milieu d'un dormant, ou à l'antique: la tête au mur, traversin rond, les rideaux disposés selon la manière dont le lit est placé. 7^o Voir la réponse *Aux environs de Paris.* 8^o Impossible d'accéder à ce désir. 9^o Qu'elle laisse ce soin à son père, & qu'elle le consulte pour les personnes qu'elle doit saluer...

Attendant un jugement. — Nous avons reçu la nouvelle, mais on ne peut préciser encore l'époque où elle paraîtra dans le journal. — On voit encore quelques pèlerines Bachelik; le vêtement Metternich est beaucoup plus à la mode.

Une abonnée qui désire ardemment avoir une réponse. — Je vous conseille d'employer la guipure dont vous parlez pour garnir un vêtement Metternich ou oriental, soit en crêpe de Chine noir, soit en grenadine de soie. En crêpe de chine blanc, ce même vêtement serait extrêmement élégant. — Le bracelet le plus simple, le plus solide & le plus facile à porter, est une grosse chaîne d'or à laquelle on peut adapter un ou plusieurs médaillons. — Le col & les manchettes empesées, en toile unie, sont toujours ce qu'il y a de plus distingué. — Pour la rue, les bottines sont préférables.

Une fidèle abonnée. — On met toujours des cages, mais fort étroites, & sans ressorts par devant. — L'une & l'autre se font également. — Le chapeau noir peut aller avec la toilette la plus habillée. — Je vous conseille des rubans cerise ou bouton d'or pour votre pelote. Je pense que vous la ferez en guipure à la main, sur des modèles du Journal.

Assise au bord de ma belle Viergeanne. — Le costume dont vous me parlez me semble très-bien imaginé. Servez-vous, pour le tailler, de nos patrons. — Mettez au paletot en question, à la place du jais, un petit volant en ruban de taffetas plissé à plat. Ceinture par dessus en ruban noir, dont les bouts seront courts & plissés. — Merci de vos aimables félicitations; nous ferons toujours notre possible pour les mériter.

Sur les bords de la Dordogne, une convalescente. — La casaque ouverte devant, ou la petite jupe ronde se portent également, l'une ou l'autre toujours, relevée sur les côtés. — Toujours des chapeaux de tulle noir avec beaucoup de fleurs, soit en guirlande, soit en bouquets. Je fais des vœux pour que cette réponse vous trouve entièrement rétablie.

Sous le gros chêne. — Le taffetas est ordinairement plus solide, mais pour costumes complets on emploie de préférence les fayes. — Les casaques forme Camargô sont ce qu'il y a de mieux, avec jupon noir ou de couleur.

F. J., à Naples. — Il faut vous adresser de préférence directement à la teinturerie Marchal, 15, rue Royale-Saint-Honoré, j'ignore quelle est la voie par laquelle vous devez les expédier, c'est dans votre ville qu'il faut vous renseigner sur ce point.

Une bonne maman à New-York. — Notre réponse vous semble peut-être un peu tardive, et vous auriez pu croire à une nouvelle erreur si vous n'aviez reçu les numéros, qui, nous l'espérons, vous sont parvenus, le numéro exact ayant été

JOURNAL DES DEMOISELLES

Numéro 8.

Août 1869

VOYAGES AU POLE NORD

I

LA MER LIBRE DE GLACES.

QUE va-t-on chercher au pôle Nord ? Telle est la question posée par la foule. Évidemment un nouvel Eldorado ne se cache pas dans les mystères des régions arctiques. Des glaces, toujours des glaces, des déserts ensevelis sous les neiges & sous les frimas, des spectacles grandioses, souvent terribles, des aurores boréales illuminant le ciel, — l'inconnu surtout, voilà ce qui attire les voyageurs.

Les résultats appartiennent entièrement au domaine de la science ; jamais on n'essayera de nouer des relations commerciales avec ces malheureux Esquimaux, les plus misérables de tous les peuples ; il est également peu probable que les animaux de ces terres déshéritées du Nord puissent jamais offrir aux Européens une chasse lucrative. L'intérêt n'est donc pas là.

Le premier point à éclaircir, c'est la présence, au pôle même, d'une mer libre, dégagée de glaces. Y a-t-il, oui ou non, dans les parages les plus septentrionaux, des espaces qui jouissent d'une température moins froide que celle des contrées environnantes ? Après avoir franchi des amoncellements de glaces, des barrières de banquises formant une énorme ceinture autour du pôle, serait-il permis d'atteindre une sorte de Caspienne, une mer intérieure navigable ? Tel est le plus important problème à résoudre.

On est à l'œuvre ; une noble émulation s'est em-

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE.

parée de la plupart des grandes nations, qui semblent avoir à cœur de dénouer le nœud gordien du pôle Nord, de comprendre enfin l'énigme posée depuis tant de siècles.

Stimulés par le même désir, quelques milliers de braves se sont, pour ainsi dire, donné rendez-vous sur les bords de la mer libre de glaces.

Plusieurs expéditions se sont organisées ou s'organisent en Suède, en Prusse, en France, aux États-Unis. On équipe des navires, on se prépare à la lutte. Jusqu'à présent la Grande-Bretagne hésite à entrer aussi en lice ; au reste, elle a donné des preuves suffisantes de rare énergie, de dévouement, pour avoir droit cette fois au repos. Nous verrons bientôt quel rôle elle a rempli dans les grands voyages de découvertes.

Pour atteindre le pôle, trois voies principales semblent plus particulièrement accessibles : les parages du Spitzberg, les canaux qui baignent la partie occidentale du Groenland, & le détroit de Béring. L'Allemagne & la Suède semblent préférer le premier de ces itinéraires ; les navigateurs américains & anglais croient plus favorable la route du Groenland, précédemment frayée par Kane, Hayes & tant d'autres marins ; — enfin notre compatriote, M. Gustave Lambert, veut s'élancer vers la mer libre par la voie nouvelle du détroit de Béring.

Toutes ces voies mèneront peut-être au pôle, mais ce qui malheureusement est certain, ce sont les périls inouïs qui les entourent toutes. Même lorsque, tranquillement assis dans son fauteuil, au milieu de la plus parfaite quiétude, on lit les relations de ces pauvres navigateurs retenus captifs dans des remparts de glace, subissant des froids de quarante degrés & sous le coup de la famine, on ne peut s'empêcher de frémir ; l'émotion vous

R. 4640

R. 6485



pénètre. Qu'est-ce donc, lorsqu'on voit le péril lui-même se dresser de toutes parts ! En vérité, il faut être animé d'une énergie bien puissante, il faut être poussé par une vocation de voyageur singulièrement déterminée, pour affronter avec une âme calme de pareils obstacles !

Le danger exerce, dit-on, un prestige, un véritable attrait. Le gouffre attire. Aussi, lorsque le bruit se répand d'une expédition nouvelle pour le pôle, trouve-t-on sur-le-champ des centaines, des milliers de braves qui s'offrent avec empressement pour faire partie des campagnes arctiques.

II

SPECTACLE DES RÉGIONS POLAIRES.

Rien, même dans nos plus rigoureux hivers, ne peut nous donner une idée exacte des régions polaires. — Qu'on s'imagine des plaines interminables, sans le moindre vestige d'arbres, des espaces vagues se déroulant sous un ciel brumeux ; — çà & là, errant & cherchant leur pâture, quelques animaux carnassiers, tels que des martres, des loups, des ours ; — plus loin, des Esquimaux épuisés de fatigue, courbés sous le fardeau de la misère & de la souffrance, poussant devant eux des troupeaux de rennes, ou sortant de leurs misérables huttes pour s'emparer d'une proie qu'une famille attend dans les angoisses de la faim. Qu'on assiste par la pensée à ces horribles combats où chaque jour l'homme est obligé d'obtenir, de conquérir sa nourriture au péril de sa vie, & l'on aura une idée de l'existence des habitants du Nord.

Cependant, au milieu de ces tristes contrées, des phénomènes de l'ordre le plus saisissant captivent les voyageurs. Au premier rang sont les aurores boréales : le ciel s'illumine de lueurs étranges, fantastiques ; l'horizon semble se déchirer, s'ouvrir ; on dirait qu'un vaste incendie embrase l'univers. Quelques secondes après, tout s'éteint, tout rentre dans une obscurité profonde.

Un autre phénomène non moins curieux & dont les parages arctiques sont seuls témoins, ce sont les *ice-bergs*, véritables montagnes de glaces, qui flottent à la surface des mers, emportés par les courants. Les navires se créent un passage à travers ces redoutables *ice-bergs* prêts à s'effondrer ; malheur à eux s'ils les rencontrent : en un clin d'œil ils sont broyés, anéantis !

M. Gustave Lambert explique ainsi la formation de ces citadelles flottantes qui voyagent comme des fantômes gigantesques à travers les mers arctiques :

Dès que le vent s'élève, tout se brise, s'émiette, & produit un des spectacles les plus admirables que l'on puisse contempler. Chaque petit morceau de glace, en fondant, s'entoure d'un peu d'eau

douce qui ne se mêle pas à l'eau de mer ; les rayons du soleil viennent iriser toutes ces flaques d'eau, en reproduisant sur une échelle énorme le phénomène des anneaux colorés de Newton & en reflétant toutes les nuances du spectre, mais avec une telle pâleur générale de ton que le charme s'évanouit pour faire place à une impression pénible & lugubre ; il semble par instants que la nature s'entrevoit tout entière comme à travers une sorte de suaire ou de linceul de gaze. Ce sont là les embryons de la banquise. S'il vient un vent froid, tout se coagule, la mer se prend sur de vastes espaces. — Quand arrivent les fortes chaleurs de juin, tout se disloque : c'est la débâcle, dont les débris forment d'immenses banquises.

L'*ice-berg* a souvent des dimensions colossales. On en a mesuré qui avaient 100, 200 mètres de hauteur au-dessus des flots, & qui devaient mesurer 1,000 mètres d'épaisseur.

Lorsque ces masses imposantes se trouvent dans certaines conditions calorifiques, elles se fendent, éclatent parfois brusquement, se brisent en mille pièces & produisent un fracas que des témoins comparent au bruit de la décharge de plusieurs centaines de pièces d'artillerie.

III

LES ESQUIMAUX, LEURS MŒURS, LEURS COUTUMES, ETC.

Partout les hommes sont en harmonie avec les pays qu'ils habitent ; c'est là une loi fatale. Les Esquimaux ont le cœur aussi froid que les glaces au milieu desquelles ils vivent ; ils sont âpres, insensibles.

« Étrange peuple, dit le capitaine Hayes : au premier abord, il semblerait qu'une certaine sociabilité est le fond des rapports mutuels de ces hyperboréens ; suivez-les de près ; ils ne ferment pas leur porte à leur frère malade, mais ils n'ont pas même l'air de se douter qu'on puisse venir volontairement à l'aide du prochain malheureux. Si, à quelque distance, un misérable se débat dans les angoisses de la faim, personne ne lui portera le morceau de phoque qui lui sauverait la vie. Chacun ne compte que sur soi-même et n'attend pas plus l'assistance du voisin qu'il ne pense à lui offrir la sienne. »

Ils ne songent donc véritablement qu'à eux ; ils se montrent implacables envers les faibles, les vieillards, les infirmes. La disette survient-elle, leur âme, naturellement peu sensible, se resserre encore. Ils laisseront mourir de faim, à côté d'eux, toute leur famille. On a vu des mères dévorer leurs enfants, boire leur sang en manifestant une horrible satisfaction. L'acte commis, la faim assouvie, le remords ne pénètre jamais dans leur cœur ! En agissant ainsi, les indigènes obéissent à une loi im-

périeuse. Les condamner serait injuste. L'égoïsme est tellement entré dans les habitudes des Esquimaux, que les vieillards & les malades abandonnés ne se plaignent jamais. Ils savent que *c'est la coutume* ! Eux-mêmes dans leur jeunesse ont agi de la même façon. Il est très-fréquent de voir des maris abandonner leurs femmes mourantes & se rendre paisiblement à la pêche. De retour, trouvant la place vide, ils parlent en riant de la compagne qu'ils ont perdue.

Leur insensibilité, en effet, se trahit surtout au grand jour lorsqu'un des leurs est sur le point d'entreprendre le dernier voyage.

Règle générale : Un Esquimau voit-il arriver la mort, on procède immédiatement à ses funérailles, devant lui.

Voici, à ce sujet, une anecdote qui n'est pas dépourvue de couleur locale :

Une femme groenlandaise est sur le point de perdre son mari ; le moribond ne semble pas devoir passer la journée ; son excellente compagne lui demande à tout instant :

« Entends-tu ? comprends-tu ? »

Le pauvre diable répond d'une voix encore distincte :

« Oui, oui, je ne suis pas encore bon à jeter à la mer ! »

La femme recommence à l'accabler de questions inutiles, d'obsessions de toute nature !

Le temps, cependant, s'écoulait & commençait à paraître long à la femme de l'agonisant : celui-ci persistait à conserver toute sa présence d'esprit ; ennuyée de tant de lenteurs, la femme fait quand même les apprêts des funérailles & donne des ordres pour que l'on décroche des peaux devant servir de linceul. Le malade regardait avec calme ces dispositions funèbres ; il se laissa revêtir de ses meilleurs habits, sans résistance, sans la moindre observation.

On venait d'étaler sur le sol les peaux dans lesquelles il devait être cousu ; déjà on avait enlevé du plafond le vitrage en vessie de poisson, à travers lequel, suivant l'usage, le cadavre devait passer, quand, tout à coup, le moribond recouvrant la parole pria les assistants de patienter un peu, car il se sentait beaucoup mieux. Le lendemain il était sur pied. Peu s'en était fallu que le malheureux n'eût été enseveli tout vivant !

Les Esquimaux appartiennent, on le sait, à la race mongolique ; ils en ont tous les caractères physiques. Leur nom signifie : *mangeurs de poisson cru*. Le poisson est, en effet, une des bases de leur alimentation ; comme ils n'obtiennent que très-difficilement des matières combustibles, ils mangent la viande sans la faire cuire ; n'accusons donc pas leur goût, mais la nécessité. Ils boivent avec ivresse le sang des morses & se nourrissent le plus possible de graisse, matière qui a la propriété chimique de donner de la chaleur. Ils joignent parfois à leur alimentation animale un peu de lichen, appelé *tripe de roche*.

Fort peu délicats sur le choix & la propreté des mets, ces pauvres indigènes ont plus d'une fois diverti les navigateurs par leur gloutonnerie, par l'étrangeté de leurs instincts.

Quelques exemples entre mille :

Un jour le capitaine Lyon, de la marine anglaise, reçoit à bord la visite d'un jeune Esquimau, le fait manger à sa table. L'hyperboréen se servit plus de ses doigts que des fourchettes, — aussi, le repas terminé, le capitaine ne jugea pas inutile de l'engager à se laver les mains ; il lui passa un savon. Le corps huileux ravit le toucher de l'Esquimau, qui, après s'être bien nettoyé, ne put résister à la tentation & l'avalâ comme un sorbet.

Autre anecdote :

Le capitaine Lyon fait le portrait d'une des plus jolies femmes du pays ; — afin de se ménager ses bonnes grâces, il ne voit rien de mieux que de lui abandonner un paquet de chandelles, en lui en indiquant l'important usage. Peine inutile ! la charmante Groenlandaise se mit à les manger. Le galant officier anglais eut alors l'attention d'extraire les mèches de la bouche de la senora, qui, dans son empressement, les engloutissait avec le suif.

Encore un trait de mœurs qui peint assez bien le caractère des indigènes.

Un navigateur avait eu la pensée de faire le portrait d'une jeune fille esquimau.

« Non, non, s'écria la mère, je ne veux pas ! je m'y oppose ! »

» Et ! pourquoi ? »

» Je n'y consentirai jamais, je perdrais ma fille ! »

Le voyageur crut que la superstition faisait entrevoir à cette tendre mère à vue courte des horizons sinistres. Il n'insista pas. On respecte partout les superstitions à l'égal des traditions. Ce sont presque les légendes de l'imagination.

Quoi qu'il en soit, cette crainte ne retenait pas l'excellente matrone ; d'autres pensées l'inquiétaient ; dans son amour maternel, elle était persuadée que, si le souverain d'Angleterre venait à contempler le doux visage de sa fille, ébloui par tant de charmes, il voudrait la demander en mariage, peut-être la lui ravir, — et elle se refusait avec obstination à une pareille alliance !

Parmi les occupations des Esquimaux, il faut citer d'abord la pêche des poissons, des phoques & quelquefois de la baleine. Ils fendent la glace & s'emparent des poissons & des morses à l'aide d'un harpon ; à l'époque de la pêche des gros cétacés, ils s'élancent au milieu des flots sur une légère embarcation, qu'ils dirigent avec une surprenante hardiesse ; cette espèce de nacelle, appelée *kayak*, est étroite & fort longue. Sa forme est semblable à une navette, percée d'un trou où l'homme se place dans une sorte de poche de peau ; à la portée du pêcheur, sont le harpon, la lance, la hache, les cordes ; il avance en frappant alternativement à droite & à gauche les flots avec une large pagaie.

Le costume des Esquimaux manque d'élégance, les deux sexes ont à peu de chose près les mêmes

vêtements: de grandes bottes fourrées, des bas en grosse laine, de larges mitaines, des pantalons en peau, une veste & un surtout en peau de renard ou de phoques. Ils sont, avec cet accoutrement, presque aussi larges que hauts...

Leur intelligence est très-bornée; un de leurs compatriotes les jugeait assez cruellement de la façon suivante. Comme on lui faisait examiner l'instinct d'un éléphant du *zoological garden* de Londres: « Oh! oh!, dit-il, éléphant, plus d'esprit qu'Esquimaux! »

IV

ANCIENNES DÉCOUVERTES, ET PREMIERS GRANDS VOYAGES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. JOHN ROSS; EDOUARD PARRY ET LYON.

Les grands voyages dans le nord ont séduit depuis fort longtemps les navigateurs. Bien avant Christophe Colomb, les Danois, au neuvième & au dixième siècle, visitèrent les parages inhospitaliers de l'Amérique septentrionale, sans se douter qu'ils découvraient ainsi les extrêmes territoires d'un nouveau continent. Ils établirent des colonies dans le Groënland & dans une autre région tenant à la masse continentale proprement dite & qu'ils saluèrent du nom de Vinland, ou pays de la vigne vierge. Les dissensions intestines des États scandinaves privèrent les colons des secours de la mère patrie; ils périrent peut-être tous. On a retrouvé depuis le quinzième siècle, des débris de leurs stations, des preuves irrécusables de leur présence jusque dans la Floride. Sont-ils, comme on le croit quelquefois, allés plus loin, jusque dans le Yucatan & dans l'Amérique centrale? Problème à résoudre.

Sans plus nous attarder à ce mystérieux passé, arrivons aux découvertes du dix-neuvième siècle. Les premiers voyageurs qui, vers 1820, voulurent tenter de grandes excursions au nord de l'Amérique ne recherchèrent pas, comme aujourd'hui, la fameuse mer libre, bien qu'elle fût, pour ainsi dire, de tradition en géographie; mais ils s'acharnaient surtout à trouver un passage dans l'Océan Glacial arctique, au nord du Nouveau Monde, passage qui aurait permis à l'Europe de communiquer plus rapidement avec l'Asie orientale & l'Océanie. A vol d'oiseau le trajet était, en effet, facile, relativement de courte durée; ce passage, constamment encombré de glace, a fini par être trouvé par Mac-Clure, mais jamais ce ne sera une voie ouverte à la navigation.

En 1818, John Ross, de la marine britannique, pénétra dans la mer de Baffin, avec le projet de découvrir cette fameuse communication qui devait abrégier le trajet d'Europe à l'extrême Orient. Le navire qu'il montait longea d'abord le Groënland,

puis abandonna les parages déjà très-connus des Danois, pour entrer dans des mers qui n'avaient jamais été, sans doute, visitées par les Européens. A des latitudes très-élevées, les navigateurs rencontrèrent des indigènes qui jusqu'alors n'avaient jamais vu de navire. L'épouvante des Esquimaux fut extrême. Ils suppliaient les Anglais de ne leur faire aucun mal, leur demandaient en grâce de s'éloigner. Une de leurs premières questions fut celle-ci: « Qu'est-ce que cette grande créature? Vient-elle du Soleil ou de la Lune? » Arrivés près du vaisseau, ils l'interrogèrent & croyaient parfaitement que l'embarcation formait un être animé, quelque baleine d'une nouvelle espèce. Les voiles agitées par le vent rappelaient un peu les ailes d'un oiseau gigantesque & prêtaient à l'illusion comique des Esquimaux, qui cependant furent à la fin, comme tant d'autres, apprivoisés par des cadeaux. A la vue des présents, ils manifestèrent leur joie en se tirant le nez à plusieurs reprises, ce qui, chez eux, est le signe caractéristique de la satisfaction la plus vive.

Complètement rassurés, ils montèrent même sur le vaisseau & procédèrent à un examen qui leur faisait jeter à chaque seconde des cris d'admiration. Ici, c'était un clou, une chaîne qui les surprenait; ils n'avaient jamais vu de fer! — là tout simplement les vergues, les cordages, — ils ne connaissaient pas le bois, & à plus forte raison les plantes textiles!

« Comment! disaient-ils en regardant les mâts, il y a des animaux qui ont de pareils os! »

Ils prenaient, en effet, les mâts pour des débris de quelque squelette de baleine.

John Ross ne continua pas à l'ouest un voyage si bien commencé. Il revint en Europe sans découvertes géographiques importantes; — aussi fut-il froidement accueilli par ses compatriotes, moins sensibles aux récits curieux, aux détails pittoresques, qu'au but pratique qu'ils se proposaient d'atteindre.

Édouard Parry, l'année suivante, tenta aussi le sort des batailles arctiques; il franchit le détroit de Lancaster, pénétra dans l'entrée du Prince-Régent, découvre le détroit de Barrow, l'île Melville, la Géorgie septentrionale & d'autres terres aux limites encore mal définies & appelées depuis archipel Parry. L'hiver le retint prisonnier, lui & ses matelots, au milieu des glaces. Ils supportèrent un froid si intense, que le mercure se congelait en quelques minutes. Pendant plusieurs semaines, le thermomètre marqua 44° au-dessous de zéro. La moitié des matelots eurent le nez & les pieds gelés. Pour comble de malheur, un incendie se déclara, & l'on n'eut pas d'eau pour l'éteindre!

Parry & le capitaine Lyon, qui l'accompagnait, eurent de fréquentes relations avec les indigènes.

Un des voyageurs entre dans une hutte & demande une des lampes fumeuses qui éclairent le misérable réduit. La maîtresse du logis consent à vendre la lampe, mais se hâte de boire l'huile

qu'elle contenait, &, *avant de la livrer*, la nettoie, comme les chiens essuient les assiettes. Passons vite...

Après un voyage long & pénible, Parry revit l'Angleterre; néanmoins, il n'avait pas dit adieu pour toujours aux glaces du pôle, il devait y revenir & fournir à la science de nouveaux renseignements. En 1827, il s'avança, en effet, dans les mers situées à l'est de Groënland, & pénétra, le 25 juillet 1827, jusqu'à 82° 45'. C'est encore aujourd'hui le point le plus reculé qu'aient jamais atteint les explorateurs du nord.

En 1829, le navigateur John Ross s'engage de nouveau au milieu des régions visitées précédemment par son compatriote Parry; les glaces ne tardèrent pas à le retenir captif. Il fallut hiverner; après plusieurs mois, on put espérer sortir de ces ramparts qui s'étaient refermés sur l'embarcation. L'été allait renaître. On se préparait à dire adieu à ces parages maudits; tout d'un coup, le ciel change, le froid sévit avec intensité. Les glaçons, que la mer commençait à charrier s'accumulent, s'arrêtent; une seconde fois le vaisseau est prisonnier. On hiverne encore. — Pendant trois années, les espérances d'une délivrance possible furent déjouées.

Enfin, las d'attendre, les marins prennent la résolution d'abandonner leur navire. On fait les provisions nécessaires, l'on part du côté de la pointe de la *Fury*.

Les voyageurs franchissent avec une étonnante énergie les déserts qui les entourent; ils coupent les glaces avec la scie, font quelquefois sauter la mine pour se frayer un chemin; ils avancent quand même, quels que soient les obstacles. L'hiver les menace déjà, & va les surprendre encore au milieu des territoires les plus désolés. Les vivres sont à la veille de leur manquer; ils ne savent quel parti prendre; ils se décideront sans doute à se séparer, à s'embarquer presque au hasard sur de frêles canots.

Un cri vient de remplir d'espoir tous les Anglais;

à l'horizon, on aperçoit une voile! Les barques sont bientôt à flot, les matelots redoublent d'ardeur. Peut-être, cependant, est-ce une illusion? Si la voile supposée n'était qu'un de ces immenses ice-bergs emportés par les courants? Néanmoins ils font force de rames; dans quelques minutes ils pourront savoir la vérité. Enfin, les doutes, tous les doutes s'évanouissent: ils distinguent un vaisseau!

Mais, s'il est facile de juger du bonheur de ces infortunés qui se supposent sauvés, combien il est plus aisé encore de comprendre leur angoisse, lorsqu'ils virent leur seule chance de salut s'éloigner, filer rapidement. Ce fut un affreux moment pour tous les hommes de l'équipage: l'idée de la mort & des tortures de la faim s'empara de leur esprit. Ils font inutilement des signaux désespérés, le vaisseau fuit, bientôt il va disparaître! Pourtant le vent se calme, le bâtiment s'arrête, la barque avance; on les aperçoit, ils reçoivent un affable accueil. Peu de semaines après, ils touchaient le sol britannique.

A la même époque, le capitaine Back, toujours de la marine anglaise, & ancien compagnon de Franklin, fait de très précieuses reconnaissances au nord de la Nouvelle-Bretagne, découvre la rivière dite du Poisson, maintenant appelée en son honneur le *Back*. De 1837 à 1839, Dease & Simpson parcourent également les côtes septentrionales de l'Amérique & explorent tout le littoral, sauf un intervalle de 6 à 7 degrés de longitude entre le fleuve Back & la presqu'île Melville. Le docteur Rae se mit à la tête d'une petite cohorte d'hommes intrépides & découvrit cet espace.

Mais il ne faut pas oublier que déjà, plusieurs années auparavant, Franklin, si bien surnommé le vétéran des expéditions polaires, Hood & Richardson avaient exécuté victorieusement de grands voyages dans le Nord.

RICHARD CORTAMBERT.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

LE BARON D'ACHÉ

PAR M^{me} LA COMTESSE DE MIRABEAU

Sombre & tragique histoire, racontée par une plume qui se joue d'ordinaire, dans de faciles & gracieux récits, ce roman captive tout en ne satis-

faisant pas complètement l'esprit ni la conscience du lecteur. La scène se passe de 1793 jusqu'en 1809. Le héros, Robert d'Aché, est dévoué corps & âme à la monarchie; il pénètre dans les cachots du Temple, & il essaie de sauver la reine Marie-Antoinette, qui, dans le récit, se refuse à quitter ses enfants & sa sœur. Ici se présente une observation toute naturelle: était-il si aisé de pénétrer dans le Temple & de corrompre un géolier? l'his-

toire dit tout le contraire, & nous apprend que les efforts les plus généreux échouèrent contre la fidélité obstinée des gardiens de la famille royale. C'est ainsi que le complot de Toulan & du chevalier de Jarjayes manqua complètement; on ne put tromper la vigilance des gardes municipaux, & la reine elle-même se refusa à tenter l'entreprise, en voyant le danger mortel qu'auraient couru ses sauveurs. *Mieux vaut mort que remords*, dit-elle à cette occasion. Il est démontré que le chevalier de Jarjayes ne pénétra jamais auprès des royales captives, & ce ne fut qu'en qualité de commissaire de la République que Toulan put se mettre en rapport avec elles. Madame de Mirabeau a donc un peu manqué à la vérité historique en faisant arriver le baron d'Aché par des chemins si faciles, jusqu'auprès de la reine & de ses enfants, & en établissant une longue conversation entre cet étranger & les prisonnières gardées à vue.

Mais revenons. Le livre nous montre, quinze ans après, Robert d'Aché, noblement fidèle à ses convictions, & cherchant toujours à rallier des partisans à la légitimité. Il voyage sans cesse des côtes d'Angleterre à celles de Normandie, sa vie est en péril, sa tête est mise à prix, lorsqu'il rencontre une belle jeune fille, Marie de Tancarville, qui le sauve de la mort en s'exposant elle-même, & qui, touchée de tant de constance & de courage, lui promet sa foi. Mais, dans sa vie errante, Robert avait aimé une autre femme qui connaissait tous ses secrets; cette femme a besoin d'argent pour satisfaire à ses goûts de luxe & de frivolité, & poussée par les mauvais conseils de l'homme pour lequel elle a trahi Robert, elle vend à Fouché la tête de son ancien ami. Le portrait de ces deux femmes, Marie, si forte, si pure & si pieuse, & Jeanne, dont la faiblesse aboutit au plus lâche des crimes, ce portrait est tracé avec une grande habileté. Robert tombe dans le piège qui lui est tendu; il meurt sous les balles de la gendarmerie, & Marie de Tancarville se fait religieuse. Elle retrouve plus tard, dans une mansarde, livrée à une misère & à un désespoir horribles, Jeanne de Vauabadon, elle l'exhorte à la mort & parvient à obtenir un cri de repentir de cette âme abominable.

Tel est ce roman, écrit avec beaucoup de verve, de grâce & d'énergie, & qui révèle une nouvelle veine de ce charmant talent. Et pourtant, quoique la plume de madame de Mirabeau soit toujours pure et délicate, nous ne pouvons conseiller son nouveau livre aux jeunes filles, mais il procurera une distraction vive aux personnes d'un âge mûr. On dit que le personnage de Robert d'Aché est historique, nous le croyons volontiers, car un héros de roman serait plus parfait; il n'aurait pas entaché son caractère par une faute dont sa mort est, il est vrai, la terrible expiation. Peut-être, pour contenter la morale, l'auteur eût-il pu faire ce rapprochement; la conscience du lecteur demande parfois ces actes de justice, & sans rien enlever à l'intérêt poignant de ce drame, l'auteur

l'eût ennobli encore en y faisant apparaître un rayon de la justice divine (1).

NOUVEAU COURS DE LITTÉRATURE

PAR M. CHANTREL (2)

L'étude des sciences semble, de notre temps, prévaloir sur l'étude des lettres; la jeunesse masculine surtout s'applique, dans une vue d'intérêt pratique, à la physique, à la chimie, si utiles à l'industrie & si profitables à la fortune de quelques-uns. Ces sciences positives font irruption même dans l'éducation des jeunes filles, & même dans les distractions des enfants, puisqu'on a vu cette année un *Traité de Chimie*, proposé comme livre d'étrennes! Sans doute, le petit garçon à qui l'on a offert cet aimable présent aura dit:

Le moindre grain de mil
Ferait bien mieux mon affaire!

Il nous semble que les sciences sont, généralement parlant, déplacées dans l'éducation des femmes; elles n'en acquièrent qu'une teinture incomplète, inutile, & elles y emploient un temps précieux; leur mémoire, que l'on embarrasse des termes barbares de la chimie, serait mieux ornée, à coup sûr, par les vers de Racine & de La Fontaine, & leur jugement serait mieux employé à réfléchir sur l'histoire, cette source inépuisable d'aperçus, de comparaisons & d'observations philosophiques. Nous accueillons toujours avec plaisir les livres destinés à propager le goût de la littérature, ce goût noble, exquis, délicat, qui ne rapporte rien, il est vrai, mais qui donne à l'âme la connaissance & la jouissance du beau & du vrai, manifestés dans un beau langage. A ce titre, nous recommandons l'ouvrage de monsieur Chantrel, adopté dans un grand nombre de maisons d'éducation; il est à la fois instructif & intéressant.

L'auteur a su, en définissant les différents genres, employer les termes techniques sans devenir aride; ses citations sont on ne peut mieux choisies, & chose rare, elles ne sont pas banales; c'est à ces titres que nous signalons ce bon livre aux institutrices qui connaissent déjà le *Cours d'histoire* du même auteur. Le dernier volume de ce cours (depuis 89 jusqu'à 1869) vient de paraître; il est conforme au programme officiel; l'esprit seul peut-être diffère, & il est toujours & solidement chrétien (3).

M. B.

(1) Un volume, 2 fr. Chez Maillet, 15, rue Tronchet, Paris.

(2) Chez Putois-Cretté, 13, rue de l'Abbaye, Paris.

(3) *Histoire Contemporaine*, de 1789 à 1869. — Fort volume, 4 francs. Chez Putois-Cretté, 13, rue de l'Abbaye, Paris.

L A

FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

XVII

LE VOYAGE

CES idées poursuivirent monsieur Horace. Il aimait beaucoup ses pupilles, & il éprouvait pour madame Reydel cette affection que l'habitude de vivre ensemble rend indestructible; il souffrait de la gêne & de la froideur qui grandissaient chaque jour entre Albine & son aïeule, de cette sourde désunion de leurs esprits, sur un point, un seul; mais dans l'existence étroite, intime, une seule dissonance suffit, les cœurs ne sont plus en harmonie, les entretiens deviennent difficiles & compassés; chaque âme a son secret qu'elle ne dévoile plus à l'autre âme, & le bonheur comme la confiance deviennent impossibles. Monsieur de la Ferté rêva longtemps pour rencontrer un remède à ce qui l'affligeait, & il trouva enfin un de ces petits moyens qui souvent sont le grand ressort de l'histoire de notre vie.

Il arriva une après-dînée d'automne à la Pêcherie, la carnassière sur le dos & ses chiens sur les talons; il consigna ceux-ci à la cour, déposa à la cuisine deux perdrix & un levraut, & entra au salon, où les deux dames travaillaient, chacune à sa fenêtre, & silencieusement; Geneviève, assise auprès de sa sœur, lisait en anglais un ouvrage de miss Edgeworth; elle jeta son livre & courut au-devant de son oncle, qui l'embrassa & la retint auprès de lui.

« Quelle nouvelle, la Ferté? avez-vous fait bonne chasse? lui dit madame Reydel en lui tendant la main.

— Passablement; j'ai offert la dime à votre cordon bleu, & si vous voulez bien, je m'invite à dîner pour demain.

— Vous nous ferez grand plaisir: nous sommes si seules & si tristes! & sans vous, Horace, je ne sais ce que nous deviendrions.

— Je puis vous en livrer autant, répondit-il avec politesse; sans vous, mesdames, je serais bien

seul. Ma chère Albine, devinez donc ce que je vous apporte?

— Je ne sais, mon oncle; un livre peut-être, ou bien des fougères pour l'herbier... »

Elle n'acheva point, l'herbier était une création d'Esther, qui aimait passionnément les fleurs & l'étude des fleurs.

« Non, dit-il, ni fleurs ni livres, mais une lettre à votre adresse, mademoiselle. J'ai reçu ce matin une lettre de ma cousine, madame d'Alville; elle m'écrit pour notre ennuyeux procès des mines de Rieu-du-Cœur; vous savez, madame? & sous le pli il y avait une lettre de sa fille pour Albine. »

Il tira lentement de son portefeuille une petite lettre bien élégante, qu'il donna à madame Reydel, qui la passa à Albine, en disant :

« Lisez-la. »

Albine obéit, & lut rapidement les quatre pages couvertes d'une fine écriture dont les lignes s'entre-croisaient; elle lut jusqu'à la fin, & tendant la lettre à sa grand-mère, elle lui dit :

« Marie m'invite à aller passer quelque temps chez elle.

— Vraiment? mais voilà une excellente idée! dit monsieur Horace d'un petit air innocent.

— Vous trouvez, la Ferté? Et madame d'Alville a-t-elle toujours son pavillon à Passy?

— Toujours, elle passe là neuf mois de l'année, & ne rentre dans son appartement rue de la Ferme qu'après Noël. Très-joli, très-mignon, Passy, pour des dames s'entend, car il n'y a là ni chasse ni pêche, & en dix minutes on a fait le tour de l'enclos. Des fleurs à foison, une serre en miniature, un jet d'eau, une maison, rustique au dehors, charmante au dedans, & puis, un magnifique panorama; voilà la propriété de madame d'Alville, & cela aux portes de Paris.

— Et c'est là qu'on invite Albine? demanda madame Reydel qui revenait à son sujet dont l'interlocuteur s'éloignait trop à son gré.

— Oui, ma grand-mère, répondit Albine; Marie, pour me tenter, me fait même la description de sa maison.

— Et vous avez grande envie d'y aller?

— Je ne sais, dit-elle, je ne sais en vérité. »

Madame Reydel la regarda, & lui dit, non sans un sentiment d'aigreur :

« Vous ne savez, Albine ? à voir l'ennui dont vous semblez accablée près de moi, j'aurais cru que vous deviez avoir grande envie de vous trouver ailleurs. »

— Ce n'est pas de l'ennui, grand'mère, repartit-elle. »

Monsieur de la Ferté intervint :

« Je dois soutenir la cause de mes cousines, dit-il, & insister pour que l'invitation de Marie soit acceptée. Cela leur fera le plus grand plaisir, & je crois qu'Albine se trouvera bien d'un peu de distraction, avec une amie de son âge, une compagne de couvent... Ne le pensez-vous pas, madame ? »

— Vous le savez, Horace, j'ai toujours vu, avant tout, le bien de mes enfants, & si ce voyage fait plaisir à Albine...

— Je réponds pour elle, dit monsieur de la Ferté avec vivacité ; si vous le permettez, je la conduirai à Paris & j'irai l'y reprendre. »

— Il faut faire ce que vous voulez. »

Quand monsieur de la Ferté & sa belle-mère se trouvèrent seuls, elle lui dit :

« Vous ne voyez donc aucun inconvénient à ce voyage ? »

— Non, madame, il s'en faut ; j'y vois des avantages : Albine est fort attristée depuis la mort de sa pauvre sœur.

— Oui, j'en conviens, elle a une tristesse sombre & taciturne qui n'est pas de son âge.

— Eh bien ! le voyage, les aspects nouveaux, la société d'une jeune fille aimable la distrairont.

— Très-bien, mais à côté de la jeune fille aimable, n'y a-t-il pas d'aimables jeunes gens ? madame d'Alville a plusieurs fils.

— Trois, dont deux ne méritent pas de vous occuper : ils sont au collège. Le troisième est un savant, fort en thème, mieux que cela, fort en chimie & en archéologie. Il habite constamment Paris, pour suivre les cours scientifiques dont il est uniquement occupé, mais s'il lui arrivait de détourner son attention des combinaisons de l'hydrogène & de l'oxygène, ou des nouvelles découvertes qu'on fait à Tyr ou à Ninive, & de penser à Albine, il ne pourrait mieux faire & elle pourrait faire pire.

— Vous croyez, Horace ?

— Parbleu ! nom honorable, jolie fortune, bien assise, & des gens de l'ancienne roche, ce qui devient rare.

— Ce serait éloigner Albine.

— Vous y consentiez pour Esther.

— Il est vrai, & je crois, Horace, que le cas échéant, il faudrait en passer par où vous voulez. Mais, Dieu merci, nous n'y sommes pas encore. »

Le lendemain, Albine rencontra son oncle seul au jardin avant le dîner. Elle alla vers lui & lui dit à demi-voix :

« Mon oncle, je crois que je vous dois cette invitation. »

— Vous croyez cela, petite ?

— Oui, & je vous en remercie de tout mon cœur.

— Vous vous ennuyez, ma pauvre Albine ?

— Non, je ne m'ennuie pas ; on m'a appris au Sacré-Cœur à m'occuper & à remplir les heures ; mais je suis si triste ! & puis, tenez, mon oncle, je n'ai pas la vertu d'Esther, moi !

— Vous voulez dire qu'il vous est pénible parfois de vivre à côté de madame Reydel ? »

Elle se cacha le visage avec sa main & reprit après un instant :

« C'est affreux ! mais depuis ce refus concernant le testament de ma pauvre sœur, je ne suis plus la même... je ne la vois plus des mêmes yeux, & tout me coûte lorsqu'il s'agit de lui plaire. C'est triste, mon oncle, je deviens méchante, & j'ai beau me raisonner, je ne réussis pas à me vaincre. Oh ! si elle avait consenti, il me semble que cet acte de réparation eût adouci même la douleur de la perte d'Esther... & j'endure tout à la fois maintenant : la mort de ma sœur, le regret de n'avoir pu encore accomplir ses dernières volontés, & la froideur qui s'est établie entre ma grand'mère & moi, parce que nous ne pensons pas de même... Tout m'accable... & la vie est si longue ! »

Elle s'arrêta, suffoquée par ses larmes.

« Calmez-vous, ma chère petite, lui dit son oncle avec amitié ; à votre âge, il n'est pas de peines irréparables ; nous allons vous distraire un peu, & l'avenir vous garde peut-être quelque chose de mieux. Allez faire vos malles, car nous partons après-demain. »

XVIII

NOUVEAUX VISAGES.

Quinze jours s'étaient écoulés comme un instant depuis qu'Albine était arrivée à Passy ; on l'avait reçue avec tant d'amitié, distraite avec tant de tact, amusée d'une manière si délicate, que, l'heureuse élasticité de la jeunesse aidant, elle s'était sentie revivre. La morne tristesse qui la consumait avait fui, avec les sombres idées, les mouvements d'aigreur, les sourds mécontentements contre elle-même & contre une autre, qui rendaient plus cruelle sa peine fraternelle ; elle était triste toujours, mais sa tristesse avait des confidents, & lorsque ses deux amies, madame d'Alville & Marie pleuraient Esther avec elle, s'attendrissaient à ce souvenir, elle n'avait pas envie de leur dire :

« Pourquoi ne faites-vous pas la volonté de celle que vous regrettez ? »

Ses larmes coulaient douces & consolantes, en entendant Marie parler des années de pensation, des succès d'Esther, de ses vertus simples & fortes, de sa bonté & de sa droiture, dont elle citait mille petits traits, enfantins peut-être, mais signifi-

ficatifs à coup sûr & où se révélait la beauté de l'âme de celle qu'on pleurait; cette sympathie cordiale & vraie devenait pour Albine une puissante consolation. Elle pleurait enfin, comme ceux qui ont une espérance, & sous l'influence de ses nouvelles compagnes elle sentait reflourir dans son âme toutes les pensées élevées & consolantes que la religion oppose à la douleur.

Très-pieuses toutes deux, quoique vivant dans le monde & participant à quelques-uns de ses plaisirs, madame d'Alville & sa fille formaient un des anneaux de cette chaîne qui relie la vie austère du cloître à une existence plus facile & moins parfaite. Fidèles à l'Église, dévouées à toutes les bonnes œuvres, aides zélées, utiles auxiliaires de tout le bien qui se faisait autour d'elles, elles donnaient à la prière & à la charité beaucoup de temps, beaucoup de cœur, beaucoup d'argent, mais elles réservaient pourtant à leur famille & à leurs amis tant de grâce, d'affection & de bon accueil, que nul ne se plaignait de la dîme prélevée d'abord pour Dieu & pour ses pauvres. La douceur naturelle, l'urbanité acquise, la bienveillance, fille de la charité, rendaient leur intérieur particulièrement agréable; il n'y avait pas d'angles dans cette intimité, & cependant l'on pouvait compter sur la sincérité des sentiments qu'on y rencontrait, car, même en disant toujours du bien de leurs amis, ces deux aimables femmes étaient sincères: elles ne voyaient du prochain que le beau côté. Elles mirent aussitôt Albine au courant de leurs habitudes; madame d'Alville passait une partie de son temps avec ses livres de piété & son écriture; elle écrivait pour ses protégés; elle avait beaucoup de crédit & ne craignait pas de l'user au service des petits, de ceux qui n'ont ni appui ni protecteur.

Marie agissait toute la journée & entraînait Albine dans son cercle de devoirs sérieux & de gais travaux; elles allaient ensemble à la messe, elles travaillaient, elles lisaient ensemble; Marie parcourait la maison, donnait des ordres, rangeait l'office & la lingerie, aidait au couvert, visitait les espaliers & ne demeurait jamais oisive, elle communiquait à Albine les lettres de ses frères; les écoliers, Paul & Raymond, & même les courts billets que lui adressait son frère aîné, Édouard d'Alville. Il vivait à Paris, tout occupé de science & fort assidu dans quelques cercles politiques; pourtant il ne s'écoulait pas une semaine sans qu'il vînt voir sa mère & sa sœur, & Albine s'habitua à sa figure grave & à sa conversation toujours sérieuse. Il était très-tendre avec sa mère & avec Marie, en retour de l'affection passionnée qu'il leur inspirait, & que jamais fils, jamais frère, ne justifia mieux. Quand on complimentait madame d'Alville au sujet de ce fils si distingué & promis à tant d'avenir, elle répondait simplement: « J'ai tant prié pour lui! »

Les jours où il venait dîner étaient pour Marie de grands jours de fête; les plus jolies fleurs pa-

raient la table ces jours-là, & les gelées, que son frère aimait sous toutes leurs formes & couleurs, paraissaient au dessert.

« Monsieur Édouard vient donc demain? lui demanda Albine en voyant qu'elle arrangeait dans une belle coupe une gerbe énorme de dahlias, peints de toutes nuances.

— Il vient, chère, & il amène un de ses amis, un camarade d'école. Mais vous le connaissez peut-être, il porte votre nom, il s'appelle monsieur Max Reydel.

— C'est mon cousin, répondit Albine en rougissant.

— Vous vous connaissez? cela se trouve à merveille.

— Je ne le connais pas, quelques difficultés de succession ont éloigné son père de ma grand-mère. »

Marie ne fit aucune question; mais, après quelques instants, elle dit doucement:

« Vous ne serez pas contrariée de vous rencontrer avec lui, ma chère Albine? »

— Oh! non, au contraire, dit-elle avec vivacité.

— Tant mieux! Édouard l'aime beaucoup, & il nous l'amène chaque fois que monsieur Max vient à Paris. »

L'attente de ce dîner & de cette rencontre jeta Albine dans une violente émotion, Max, sans le savoir, jouait un si grand rôle dans sa vie! Quand elle le vit paraître, elle se sentit intimidée, glacée, hors d'état de parler ni d'entendre; heureusement personne ne lui adressa la parole, & au bout de peu d'instants, on passa dans la salle à manger. Un vieil ami de la maison lui offrit le bras; elle se trouva placée auprès de lui, ayant Édouard d'Alville de l'autre côté; Max Reydel se trouvait à l'autre bout de la table, & les convives étant au nombre de douze, la conversation ne fut pas générale. Albine entendait de temps en temps la voix douce & ferme de son cousin qui s'élevait un peu en causant avec ses voisins; il parlait de l'avenir des chemins de fer, très-combattus, en ce moment, & elle se surprenait à écouter ces fragments d'entretien, qui, en d'autres occasions, l'eussent bien ennuyée, avec une attention qu'elle n'accordait ni aux aimables propos de son vieux voisin ni aux paroles d'Édouard; il lui demandait son avis sur *les Fiancés*, de Manzoni, qu'il venait d'envoyer à sa sœur; il faisait l'éloge du livre, & il entama enfin une comparaison, à propos de la peste de Milan, entre les différents auteurs qui ont décrit les fléaux publics, allant de Thucydide à Lemontey, de la peste d'Athènes à celle de Marseille, en passant par Virgile, le Tasse & Machiavel. Albine ne l'écoutait pas. Pourquoi Édouard était-il si savant?

Il s'aperçut enfin que l'esprit de sa voisine était ailleurs, il se tut, mais son silence lui servit à mieux l'observer. Elle écoutait, non des paroles, mais une voix. Après le dîner, elle s'assit auprès de Marie dans un coin du salon, &, de loin, sans pa-

raître regarder, elle vit Max qui parlait bas à Édouard, & les deux jeunes gens qui venaient vers elle. Édouard lui dit :

« Mademoiselle, monsieur Reydel de Rome-nay. »

Et il recula, les laissant presque seuls. Max dit à demi-voix :

« Ma cousine, que je suis heureux de vous ren-contrer ici ! j'ai été bien ému quand Édouard vous a nommée devant moi, & je ne craignais qu'une chose, c'est que ma présence ne vous fût pas agréable.

— Ne le pensez pas, dit-elle.

— Notre famille a été si cruellement divisée, & j'avais grand'peur, je l'avoue, que vous ne parta-giez les préjugés de madame Reydel contre nous.

— Oh ! non, mon cousin, les sentiments de ma grand'mère ne sont pas les miens & sa manière de voir me rend parfois la vie bien pénible. »

Elle dit ces mots avec une vivacité qu'elle ne put contenir ; Marie la regarda, surprise & attristée, & Max lui-même parut étonné. Son ton devint plus contraint :

« Ces sentiments de bonté que vous avez pour nous, ma cousine, votre sœur nous les a manifes-tés, & croyez bien que, de loin, nous avons par-tagé votre deuil.

— Ah ! vous ne savez pas tout ce que j'ai perdu !

— Je l'ai vue une fois, une seule, c'est assez pour conserver d'elle un souvenir ineffaçable.

— Monsieur l'ingénieur, dit une voix du bout du salon, donnez-nous donc votre avis sur une question de dynamique !

— Je suis à vous, répondit Max. Il salua Albine et rejoignit un groupe masculin qu'il ne quitta plus de toute la soirée. »

Les deux amies partageaient la même chambre : au moment où Albine allait s'agenouiller sur le prie-Dieu pour sa prière du soir, Marie lui mit doucement la main sur l'épaule, & la regardant de ses yeux bons & francs, elle lui dit :

« Chère amie, nous sommes convenues de nous avertir réciproquement de nos fautes... Vous ne m'en donnez pas souvent occasion... mais aujour-d'hui le bon Dieu a-t-il été content quand vous

avez parlé de madame votre grand'mère à mon-sieur Max ? J'en ai eu de la peine !

— J'avoue mon tort, ma bonne Marie, dit Al-bine, mais si vous saviez tout ! ma grand'mère...

— Est comme une mère pour vous : vous me l'avez toujours dit, c'est si bon une mère ! il faut l'ai-mer, la respecter ; & qu'est-ce donc quand elle a des cheveux blancs, & qu'elle a beaucoup souffert en sa vie ? On est toujours en dettes envers sa mère.

— Vous avez raison, Marie, mais il est des ques-tions sur lesquelles je ne sais pas me surmonter.

— Allons ! prions le bon Dieu ! il donne la force, lui, aux mauvaises petites têtes... »

Elle embrassa Albine avec effusion, & ensemble, elles se mirent à genoux ; Albine pria la tête en-tre ses mains & ses larmes coulaient rapides, inta-rissables, tandis que Marie levait sur le crucifix un regard si pur & si calme qu'il semblait que le ciel s'y reflétât.

Max n'avait passé que deux jours à Paris, la charmante maison de Passy ne le revit plus ; en revanche, Édouard faisait de plus fréquentes visi-tes à sa mère & à sa sœur, & il cherchait les occa-sions de causer avec Albine. Madame d'Alville fa-vorisait évidemment ce désir ; elle aussi cherchait à connaître le caractère, les goûts, les projets de la jeune fille, & tout lui plaisait sans doute, car elle lui témoignait une amitié de plus en plus vive.

Marie se lamentait en voyant approcher l'heure du départ, & elle reçut avec une moue significa-tive monsieur de la Ferté, arrivant après trois se-maines, pour ramener sa pupille à la Pêcherie.

« Au moins, la ramènerez-vous ? demanda-t-elle.

— Si elle le veut, cousine.

— En doutez-vous, chère Marie ? lui dit Albine. J'ai été bien heureuse auprès de vous !

— Vous nous le prouvez, mon enfant, en re-venant nous voir, ajouta madame d'Alville.

— Oui, bientôt, toujours, lui dit Marie en l'em-brassant. Nous serons tristes sans vous, Albine. »

Ce fut ainsi qu'elles se quittèrent, avec des larmes, des sourires, des *adieu* & des *au revoir* pleins d'a-mitié. Monsieur de la Ferté avait l'air content d'un homme dont les projets réussissent.

M^{me} M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



LA RESSUSCITÉE

OU

LES CHEVAUX DE COLOGNE

Le meilleur endroit pour bien voir l'église des Douze-Apôtres, à Cologne, est une grande place plantée d'arbres qui s'étend en face du chevet. De ce point vous avez exactement sous les yeux l'aspect que présente la célèbre église de Saint-Marc, à Venise. Il est si vrai qu'en architecture comme dans toute œuvre d'art, l'effet produit ne dépend point de la grandeur de l'édifice, que, malgré ses dimensions restreintes, l'église des Douze-Apôtres, de Cologne, ne paraît ni moins majestueuse ni moins belle que le monument italien.

Ne manquez point de regarder à votre droite. Vous apercevez au centre de la rangée de maisons qui occupe ce côté de la place une sorte de tour ronde, terminée au sommet par une coupole de verre. Une frise sculptée, d'assez grande dimension, court tout autour de cette coupole. La partie de cette frise qui vous fait face en ce moment, & qui est par conséquent tournée du côté de la place, représente deux chevaux à la longue crinière, qui, debout & effarés, paraissent se livrer à une course éperdue.

Ces chevaux sont les témoins en même temps que les auteurs d'une légende allemande.

I

C'était vers la fin du dix-huitième siècle. Les légendes n'ont jamais de date bien précise. La peste régnait à Cologne, & chaque jour le fléau emportait de nouvelles victimes. Au lieu de se laisser abattre par la terreur & de céder à la consternation universelle, plusieurs familles nobles & titrées avaient résolu de réagir contre le deuil public par des fêtes, des bals & des festins. Était-ce de leur part un acte de courage & d'énergie, destiné à soutenir l'opinion publique ? Était-ce, au contraire, une bravade et comme un défi jeté à la mort ?

Quoi qu'il en soit, la maison de monsieur Augustus

Pfordzen ne manquait pas chaque jour de se remplir de bruit & de lumière. Le repas commençait, suivant l'usage allemand, à une heure de l'après-midi pour ne se terminer qu'aux approches du soir, puis la musique du concert ou la danse du bal s'interrompait à une heure plus avancée de la nuit pour permettre aux convives de s'asseoir à un magnifique souper. Souvent, aux premières lueurs du matin, lorsque les familles en pleurs conduisaient à l'église des Douze-Apôtres quelqu'un de leurs membres les plus chers, ravis pendant la nuit à leur tendresse, on entendait sortir de la maison joyeuse les derniers accords d'une musique insolente, & la coupole du grand escalier d'honneur laissait apercevoir les feux étincelants de son lustre de Bohême.

Un dimanche matin, alors que la ville tout entière redoublait de gémissements & de larmes, alors qu'on ne trouvait pas assez de bras pour enterrer les morts de la dernière nuit, la belle madame Augustus se leva de son lit à l'heure où les habitants de Cologne revenaient de la dernière messe. Madame Augustus avait annoncé pour le jour même une de ses fêtes les plus magnifiques. Elle devait, entre le dîner & le souper, faire une promenade sur le Rhin, & jeter aux deux rives épouvantées le défi de son luxe & de sa joie. Des barques pavoisées & conduites par des rameurs vêtus de blanc avaient été amarrées sur le quai, en face de l'église de Saint-Caribert, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la première escale du bateau à vapeur qui vous conduit au Jardin zoologique.

Debout sur le perron de son jardin, elle n'attendait plus que l'arrivée de ses convives.

C'était un monde d'esprits forts, un petit choix de ces gentilshommes, gâtés par le contact des idées françaises, telles que le roi Frédéric de Prusse avait entrepris de les enseigner à l'Allemagne. Malgré l'heure matinale, midi venait à peine de sonner, madame Augustus ne craignait

point d'étaler aux feux du soleil une de ces toilettes hardies, auxquelles l'animation des bals semble seule prêter quelque pudeur & quelque retenue. Ses bras blancs étaient ornés de ces pierres énormes connues déjà sous le nom de *cailloux du Rhin*. Les rayons de cette splendide matinée de printemps, reçus & multipliés par les mille facettes de ces diamants factices, répandaient autour d'elle comme une auréole irisée; toute sa personne semblait baignée d'une lumière étrange & inexplicable.

Je ne sais si vous en avez fait la réflexion, mais les grandes maladies, les fléaux terribles qui affligent l'humanité, les pestes, les épidémies les plus implacables, exercent ordinairement leurs ravages les plus affreux sous un ciel joyeux & serein. La nature prodigue à l'homme ses sourires les plus attrayants & les plus perfides pendant qu'un air empesté se répand dans cet horizon plein de charmes, pendant que le poison s'y glisse en même temps que le parfum des fleurs épanouies.

Tout d'un coup on vit madame Augustus chanceler & sa main mignonne chercher un appui sur la balustrade de marbre blanc. Elle se laissa aller sur les branches d'un laurier-rose qu'on venait de sortir de sa serre; sa tête pâle & décolorée se perdit dans le massif des feuilles & des fleurs.

Madame Augustus venait d'être frappée par un de ces coups terribles dont les grandes pestes nous offrent quelques exemples. Elle avait été foudroyée, & il n'y avait pas eu d'intervalle entre le moment où elle se tenait debout dans sa force, sa grâce & sa fierté, & l'instant terrible où, inanimée, elle était demeurée sans vie & sans mouvement entre les bras de ses serviteurs.

Il faut tirer un voile sur les scènes désolantes qui suivirent ce coup de tonnerre. Je ne sais pourquoi les écrivains s'obstinent à détailler avec une complaisance lugubre nos douleurs & nos souffrances. Il n'y a malheureusement là rien de nouveau pour l'homme. Nous les avons tous, tant que nous sommes, éprouvés trop souvent, pour ne pas les connaître, sans qu'on se donne encore la peine de nous les raconter une fois de plus.

Le bourgmestre de Cologne avait pris une mesure pleine de sagesse. Pour ne point aggraver encore les ravages du fléau, il avait ordonné que toute personne morte de la peste fût enterrée dans le plus bref délai & transportée au cimetière, lequel se trouve à une lieue de la ville. Les teintes noires qui se répandaient presque instantanément sur la peau des cadavres, la corruption qui n'attendait aucun délai pour les saisir, tout faisait une loi de ne point exposer les vivants à un péril certain pour rendre aux morts, dans cette occasion exceptionnelle, un hommage dangereux & inutile.

Monsieur Augustus n'avait point vu encore, à cette époque, s'achever tout entière la première année de son mariage.

Il est plus facile d'imaginer que de peindre sa douleur. Il ne voulut point qu'on portât la main

sur sa femme. Il fit étendre sur un lit de parade, dans la grande salle des fêtes, ce pauvre corps raidi mais non défiguré. On aurait dit que la jeune femme, encore parée & revêtue de ses plus beaux atours, allait ouvrir les yeux & revenir à la vie qu'elle avait sitôt quittée.

Monsieur Augustus ne voulut point qu'on lui ôtât aucun des bijoux qui ornaient ses mains, son cou & ses oreilles. Il poussa le respect jusqu'à laisser sur ses cheveux blonds le diadème de perles qui avait fait l'ornement & l'orgueil de la corbeille nuptiale.

On l'emporta donc ainsi au cimetière dans tout l'éclat de sa parure mondaine. On scella de nouveau sur tant de jeunesse & de beauté la lourde pierre du tombeau de famille, & en revenant du cimetière, les amis qui l'y avaient accompagnée, virent, au pied des vertes collines, les petites barques encore parées pour la promenade qui se balançaient vides sur les flots argentés du Rhin.

II

Parmi les hommes qui avaient transporté le corps de madame Augustus à sa demeure dernière, & disposé l'emplacement du cercueil, il s'en trouvait deux auxquels la même pensée était venue en même temps sans qu'ils eussent eu besoin de se la communiquer. On dirait que le mal éclôt spontanément dans les âmes perverses, & que l'ivraie des mauvais désirs & des mauvaises passions porte partout les mêmes fruits, dès qu'elle rencontre un terrain préparé pour le crime.

Madame Augustus avait été déposée dans le tombeau de sa famille.

C'était un vaste mausolée, surmonté d'une coupole. Le caveau des morts n'était point, comme il arrive d'ordinaire, séparé des vivants par une de ces immenses dalles de marbre qu'on soulève le jour de l'inhumation pour la laisser retomber, & fermer ainsi toute communication entre les morts & ceux qui les ont aimés. A droite & à gauche de l'autel de marbre noir on voyait se dérouler deux escaliers qui donnaient accès dans une sorte de chapelle funéraire. C'est là, sur un socle en pierre, que fut abandonnée madame Augustus.

On l'avait emportée au cimetière dans un cercueil en sapin blanc, sorte d'asile provisoire, tel qu'on avait pu le rencontrer dans cette hâte des funérailles, tant la mort multipliait pour les gens du métier l'occupation de cette funèbre besogne. Monsieur Pfordzen avait commandé un cercueil magnifique, tout d'ébène & de nacre, un chef-d'œuvre comparable à la châsse des saints. En attendant, il avait fallu céder à l'ordonnance du bourgmestre, & conduire jusqu'à la dernière demeure la dépouille mortelle de la pauvre femme.

Aux premières heures de la nuit, on vit entrer l'un à côté de l'autre dans le cimetière, les deux hommes dont l'histoire aurait conservé les noms.

La légende n'a point la mémoire vengeresse de l'histoire. Elle épargne l'honneur des familles, & nous apprend seulement leurs noms de baptême. On les appelait Franz et Paulus.

Paulus & Franz ne prirent point les allures suspectes & maladroites de rôdeurs cherchant à s'introduire par quelque défaut de la muraille ou quelque violation des portes.

Ils se présentèrent hardiment l'un & l'autre à l'entrée principale.

« Holà! crièrent-ils, en tirant avec force la lugubre sonnette des funérailles, holà! gardien »
« Karl! tu n'es pas encore couché, j'espère. Viens par ici & ouvre-nous. Nous avons laissé là-bas, »
« près du caveau des Pfordzen, notre sac d'outils »
« pour travailler aux tombes. Séparés l'un de l'autre par la foule, chacun de nous s'est imaginé ce »
« matin que son compagnon emportait les instruments de notre travail. Malgré leur vieil étui de »
« cuir, il ne fait pas bon pour nos outils de fer & »
« d'acier de passer la nuit dehors. »

— Poussez la porte, mes garçons, leur cria pour toute réponse le gardien du cimetière, sans quitter sa place à table & sans sortir de sa maisonnette.
« Il y a beau temps que l'entrée du cimetière n'a »
« pas été fermée, & que les clefs en sont perdues. »
« Mon père, devant Dieu soit son âme! tenait de »
« mon grand-père, à qui le ciel fasse miséricorde! »
« que, depuis les années de la Bulle d'or, où ce »
« mur a été élevé, cette serrure n'a pas été mise »
« en mouvement. Les morts se défendent par le »
« respect qu'ils inspirent. L'âme qui doit reprendre son corps au jugement universel viendrait »
« ce jour-là demander compte de sa profanation »
« au sacrilège. »

Paulus & Franz se regardèrent : ils s'arrêtèrent un moment avant de franchir le seuil de la grille dorée & de passer sous le regard froid & fixe de ces deux têtes de mort en marbre blanc qui décoraient à droite & à gauche les deux pilastres du portail ; mais on apercevait tout au fond de l'avenue le dôme du mausolée Pfordzen, & les deux ouvriers, reprenant leur marche, se dirigèrent de ce côté, laissant ouverte derrière eux la lourde barrière qu'ils venaient de pousser.

III

Paulus & Franz étaient des gens de précaution.

Franz avait gardé dans sa poche la clef extérieure du mausolée. Monsieur Augustus la lui avait confiée pour y prendre les dispositions nécessaires.

Au moment de la cérémonie, lorsque monsieur Augustus s'était retiré, Franz avait eu soin de disparaître. Il se proposait de retourner le lendemain matin chez monsieur Pfordzen & de lui rendre la clef en même temps qu'il en recevrait son salaire.

Paulus tenait à la main une lanterne, non point de ces lanternes honteuses qui cachent leur clarté & projettent à peine au-devant d'elles un rayon

tremblant & fugitif, mais une sorte de phare à la boîte arrondie, à la large ouverture, qui répandait devant eux un nuage d'éblouissante clarté.

Ils descendirent, serrés l'un contre l'autre, l'escalier aux marches blanches & noires. Ils aperçurent, à la suite les uns des autres, étendus sur leur socle de pierre blanche, tous les cercueils des Pfordzen, déposés là depuis deux siècles & demi.

En vérité, s'il vous plaisait, à votre prochain voyage de Cologne, d'avoir sous les yeux ce lugubre spectacle, vous pouvez facilement vérifier l'exactitude de mon récit.

Le tombeau de la famille Pfordzen est encore debout, comme au jour où l'on y vint déposer la jeune femme ; les deux escaliers descendent encore dans le caveau sépulcral, à la droite & à la gauche de l'autel de marbre noir, comme le soir où Paulus & Franz s'y glissèrent pour accomplir leur criminelle entreprise.

IV

Le cercueil était là, tel qu'il y avait été laissé quelques heures auparavant.

On n'avait point emporté le long manteau de velours blanc dont on l'avait paré pour la cérémonie des funérailles. Le vase d'argent rempli d'eau bénite était demeuré aux pieds de la morte.

A cette vue, Franz & Paulus échangèrent un long regard de convoitise.

Ils allaient donc mettre la main sur ces riches trésors ; ils allaient emporter, sans témoin pour les voir & pour les trahir, ces bijoux précieux, ces joyaux & ces parures dont ils avaient entendu parler vaguement dans les récits des antichambres.

Le cercueil de sapin blanc n'était pas même fermé ; on s'était contenté de passer, à la place d'une serrure ou d'un crochet, un cordon de soie d'un anneau à l'autre & d'en relier ainsi les deux parties par un simple nœud.

Paulus, sans rien dire, tira de sa poche le grand couteau qui lui servait pour ses repas, suivant la coutume du peuple d'Allemagne.

Madame Augustus leur apparut les mains croisées sur la poitrine & tout enveloppée de son long voile blanc. Autour de son cou & dans ses cheveux on voyait briller d'un éclat doux & pâle les longues tresses de perles terminées au-devant par une croix d'émeraudes & de diamants. Elle avait aux doigts tous ses anneaux ; les plis de sa robe étaient rassemblés par une agrafe étincelante, & à ses oreilles on voyait apparaître comme des larmes ou comme des gouttes de rosée, des girandoles de pierres précieuses qu'elle avait coutume de porter pendant les nuits de bal.

Si la cupidité des deux ouvriers n'avait pas été aussi fortement surexcitée par la vue de toutes ces richesses, ils auraient regardé de préférence cette tête pâle qui, malgré son immobilité, conservait

jusque dans la mort toutes les apparences de la vie. On eût dit qu'un dernier souffle de jeunesse animait encore ces membres détendus. Il semblait, malgré le temps écoulé, que les yeux de madame Augustus allaient se rouvrir à la lumière, que le moindre bruit la réveillerait de son sommeil, & qu'on n'aurait pu lui adresser la parole sans qu'elle répondît.

Paulus & Franz étaient depuis longtemps familiarisés, par l'exercice de leur profession, avec les spectacles les plus hideux dont les atteintes cruelles de la mort puissent épouvanter le regard humain. Souvent, en remuant la terre des tombeaux, ils avaient rencontré, comme le fosseyeur d'Hamlet, des crânes & des ossements, ou bien ces débris informes, qui, suivant la parole terrible de Bossuet, *n'ont plus de nom dans aucune langue.*

Rien de ce que peut prévoir l'appréhension humaine dans la vue d'un cadavre redemandé à sa tombe n'aurait effrayé les deux criminels autant que cette majesté, ce calme, cette sorte de résistance à la mort.

Ils restaient là debout l'un & l'autre, contemplant cette femme gisant devant leurs yeux, & n'osant étendre leur main sur elle, comme si elle eût dû en sentir le contact.

V

Enfin, d'un commun accord & sans avoir échangé une parole, ils saisirent chacun d'un côté le long collier de perles, & rompant le fil d'or qui en retenait les grains précieux, ils ramassèrent d'une main avide cette pluie de pierreries qui se dérobaît à la grossièreté de leurs doigts.

Chose étrange ! au lieu de ressentir, au contact de cette peau décolorée, ce froid glacial qui atteste si cruellement la mort & change un cadavre en une statue de marbre, il leur semblait que ce cou flexible & gracieux n'avait point encore perdu tout à fait je ne sais quelle chaleur moite & indéfinissable.

Lorsqu'ils saisirent ces bras blancs pour en arracher les bracelets & les bagues, ils n'éprouvèrent point cette résistance des membres raidis par la contraction des nerfs devenus inanimés. Ces doigts roses & effilés semblaient se prêter d'eux-mêmes à tous les mouvements qu'on leur communiquait. Paulus & Franz purent ainsi retirer l'un après l'autre sans difficulté tous les anneaux qui paraient les mains de la morte.

Il en restait un encore.

C'était une bague de jeune fille, souvenir heureux donné par sa mère, le jour béni de la première communion.

Un saphir y représentait la foi, une émeraude l'espérance, un rubis la charité.

Ces trois pierres étaient serties dans une magnifique couronne de brillants.

C'était un joyau d'une haute valeur, presque une fortune.

Madame Augustus s'était obstinée à le porter, non point à cause de sa beauté, mais pour s'attester à elle-même le touchant souvenir qu'il lui rappelait.

Mais depuis le moment où elle l'avait reçu, la jeune fille était devenue femme ; elle avait grandi, & la petite bague avait fini par serrer si étroitement le doigt de madame Pfordzen qu'elle s'y était en quelque sorte incrustée.

Lorsque son mari lui faisait quelque représentation amicale sur cette obstination, elle portait vivement son anneau à ses lèvres ; elle y déposait un long baiser, & s'écriait avec un accent passionné : « Chère petite bague ! On ne me séparera jamais » de toi. »

Que faire pour s'assurer cette dernière conquête & emporter cette riche dépouille ?

Paulus tenait encore à la main le couteau avec lequel il avait tranché les cordons du cercueil.

Il saisit le bras de madame Augustus, & introduisant, non sans peine, la pointe effilée de la lame sous le revers de l'anneau, il appuya de toutes ses forces, afin de le rompre.

A ce moment, madame Pfordzen poussa un grand cri, & retirant vivement la main des étreintes de Paulus, elle fixa sur lui un regard terne, se leva assise en s'appuyant sur le bord de son cercueil, & fit entendre distinctement cette parole : « Ah ! » vous m'avez fait mal ! »

A ces mots terribles, & bien qu'il leur fût déjà venu plus d'une fois à la pensée, depuis le commencement de cette scène, qu'en effet elle n'était point morte, les deux ouvriers se précipitèrent éperdus du côté du double escalier, &, après avoir hésité un instant sur le chemin à suivre parmi les pierres des tombes, ils s'enfuirent épouvanés à travers les campagnes, comme si le fantôme de la ressuscitée les avait en effet poursuivis.

VI

La pauvre madame Augustus n'était point ressuscitée, car elle n'était point morte. Elle avait été victime d'une de ces méprises que les progrès de la science & les sages prescriptions des autorités tendent à rendre de plus en plus rares.

Au milieu de l'épouvantement universel que les ravages de l'épidémie avaient jeté dans Cologne, un simple évanouissement, un spasme nerveux, un commencement de léthargie avaient trompé les médecins. Frappés comme les autres, à la vue des ravages qu'exerçait le fléau en dépit de leur science & de leurs efforts, ils n'avaient point songé aux précautions les plus élémentaires ; madame Pfordzen n'avait été pour eux qu'un nom de plus à ajouter à la longue liste des victimes.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à la pauvre femme pour se rendre compte de sa situation. Le

lieu funèbre où elle ouvrait les yeux, ces objets lugubres qui l'entouraient, tout se réunissait pour lui faire comprendre qu'emportée vivante au cimetière, elle n'avait dû qu'à un horrible sacrilège la vie qu'elle sentait renaître dans son sein.

Que faire maintenant & à quoi se résoudre? Elle ne pouvait songer ni à pousser des cris, ni à appeler personne à son secours. Ce souterrain, enfoncé dans les profondeurs de la terre, ne permettait point à ses faibles clameurs d'arriver jusqu'aux oreilles des vivants. Qu'allait-elle devenir dans cet asile de la mort, sans secours, sans appui? N'allait-elle pas retomber une seconde fois sur cette couche funèbre, sans doute pour ne plus s'en relever & pour y demeurer jusqu'au dernier jugement.

Heureusement, madame Augustus, en dépit de ses habitudes mondaines & malgré le luxe dont sa richesse l'entourait, n'en avait pas moins conservé un grand fonds d'énergie et d'intrépidité. Cette femme, si frêle & si délicate en apparence, à laquelle il fallait autour d'elle un véritable essaim de serviteurs, gardait dans son âme une force & un courage qui ne lui firent pas défaut dans ce moment décisif.

Sans pleurer, sans gémir, sans s'effrayer, madame Augustus tente un effort suprême : elle met les pieds l'un après l'autre hors de son cercueil ; elle rassemble autour d'elle les longs plis de son suaire par-dessus ses vêtements de mariée, & saisissant d'une main ferme la lampe que les deux fugitifs avaient abandonnée sur le théâtre de leur crime, elle monte d'un pas rapide l'escalier qui conduit à la chapelle supérieure. Toutes les portes sont demeurées ouvertes. Madame Pfordzen, à laquelle les moindres détours du cimetière étaient familiers depuis le temps où, jeune fille, elle y venait prier & pleurer avec sa mère, franchit l'enceinte, & tenant toujours sa lumière dans la main, elle reprend, au milieu de la nuit, le chemin de Cologne. Une heure après, elle passait devant le parvis de l'église des Douze-Apôtres, & frappait d'une main défaillante à la porte de son propre domicile.

VII

Qui peindra jamais dans toute son horreur & dans tout son effroi ce premier moment d'angoisse où un cercueil aimé vient de franchir le seuil du foyer domestique, emportant en quelque sorte avec lui l'âme & le cœur de ceux que la Providence condamne à rester encore un peu sur la terre? Il semblait, tant que le dernier acte humain du sacrifice n'était pas encore accompli, qu'on gardât sous son toit, comme une sorte de présence de ce mort chéri, mais quand la dépouille mortelle vous est elle-même ravie, on dirait que cette séparation dernière ranime & augmente toutes les douleurs.

Madame Pfordzen, malgré son existence un peu frivole & si largement dépensée dans les fêtes &

dans les plaisirs, avait trouvé le secret si rare & si difficile de se faire aimer de tous ceux qui l'avaient approchée. Elle était de ces caractères heureux & souriants qui ont le don de se faire pardonner leur joie, même par les plus mélancoliques.

Aussi, dans tout l'hôtel, régnait-il un lugubre silence qu'interrompaient seuls des sanglots ou quelques paroles prononcées à voix basse. Le maître de cette maison désormais déserte n'avait voulu admettre auprès de lui ni amis ni parents. Retiré dans une salle basse où la prévoyance de ses serviteurs lui avait préparé un lit de repos, il promenait des yeux sans regards sur ce jardin, théâtre de tant de fêtes brillantes, sur cet escalier de marbre blanc & sur ces myrtes aux fleurs roses entre les branches desquels il avait vu, le matin même, sa femme tomber foudroyée.

VIII

Le premier coup de marteau qui retentit sur la porte de bronze alla se perdre en murmurant dans les dernières profondeurs de la vaste cour.

Personne n'y prit garde.

Personne n'y répondit.

Qui pouvait, à cette heure de la nuit, avoir affaire à monsieur Pfordzen? Qui donc, dans toute la ville de Cologne & peut-être déjà dans la plus grande partie de la province, ignorait le malheur dont il avait été frappé?

Le silence & l'immobilité la plus complète reprirent possession des longs vestibules remplis de ténèbres. Pas une lampe n'était allumée de ce côté de la maison. On ne voyait pas, à travers les fenêtres & les portes soigneusement closes, filtrer le moindre rayon de lumière.

Madame Augustus, épuisée, haletante au moment où elle arrivait en face de sa demeure, avait rassemblé toutes ses forces pour soulever de ses deux mains le lourd marteau à la tête de lion ailé.

Vous pouvez aujourd'hui même le saisir & le soulever à votre tour, & vous comprendrez le désespoir de la pauvre femme qui ne se sentait plus le courage de renouveler cet effort.

Enfin, par un de ces actes suprêmes qui bravent toutes les probabilités humaines, en même temps qu'ils triomphent de toutes les défaillances, madame Augustus se releva du sol où elle était tombée; elle saisit encore une fois le marteau & frappa deux coups avec l'énergie du dernier désespoir.

La vieille portière, qui ne dormait point, se précipita vers la porte avec un mouvement de colère. Elle voulait semoncer elle-même le profanateur qui s'obstinait à ne point respecter la paix de leur tristesse.

« Gertrude... murmura madame Pfordzen, ma bonne Gertrude... c'est moi!... Tu me reconnais!... ta Charlottel... madame Augustus!... »

Madame Pfordzen laissait tomber ces mots l'un

après l'autre, &, en même temps, appuyée comme elle l'était contre la porte, lorsqu'elle s'ouvrit, elle s'était affaissée sur le sol de la cour.

Gertrude prit la fuite en poussant des cris.

Elle venait d'apercevoir l'ombre de sa maîtresse.

Au bout d'un instant elle avait disparu, laissant madame Augustus étendue sur la première marche du vestibule.

IX

La porte qu'on avait ouverte à madame Pfordzen se trouve située dans l'angle de la cour. Une fantaisie de l'architecte a imaginé de la mettre entre la maison principale & la première entrée des écuries.

Monsieur Pfordzen, malgré son immense fortune, s'était toujours contenté d'un seul attelage. On connaissait dans tout le pays ces chevaux à la robe isabelle, dont la nuance émerveilla plus tard les Parisiens à l'époque des splendeurs impériales.

Madame Augustus, avec cette bonté qui se répandait autour d'elle sans qu'elle y pensât, avait pris en affection les deux nobles animaux. Elle ne manquait point chaque jour, après le dîner, de leur apporter quelque friandise. Le bon Otto, le cocher, qui soignait ses chères bêtes avec autant & plus de zèle que ses propres enfants, ne manquait jamais de la remercier dans les formes, « au nom de messieurs les chevaux. »

Madame Pfordzen aperçut une petite lumière vers la fenêtre basse de l'écurie.

Le vieil Otto n'était pas couché.

Au premier coup qu'il entendit frapper, au lieu de s'épouvanter & de fuir comme l'avait fait Gertrude, il poussa d'une main ferme les deux battants de sa porte.

« Qui est là ? » s'écria-t-il d'une voix sonore.

— Votre maîtresse, Otto ; madame Augustus Pfordzen, qu'on avait crue morte & qui revient du cimetière. »

Le vieil Otto était un rude garçon. Il avait fait, dans son jeune temps, les campagnes de la Silésie. Il s'était mesuré avec les Turcs infidèles sur les champs de bataille de la Pologne ; & cependant lorsqu'il entendit cette voix tremblante à laquelle il ne restait plus que le souffle, lorsqu'il vit devant lui cette grande femme blanche qui s'appuyait contre le mur, Otto ne recula point, mais il n'osa pas avancer. Il pâlit & demeura quelque temps immobile à la porte de l'écurie.

A la fin, le courage commença à lui revenir avec la réflexion.

Il écouta le récit de madame Augustus.

Tout en l'écoutant, il pensait à son mari, au pauvre monsieur Pfordzen, qui continuait ses larmes & ses sanglots, tandis que sa femme lui était rendue & revenait ainsi de son tombeau.

Il se hâta de faire entrer madame Augustus dans sa propre chambre, l'installa dans son vieux fauteuil,

lui présenta un cordial, &, gravissant les marches du vestibule, il alla frapper contre la porte du petit salon où se tenait renfermé depuis le matin monsieur de Pfordzen.

X

Il est peu de personnes qui ne connaissent cette terrible comédie intitulée : *la Joie fait peur*, comédie qui est restée le chef-d'œuvre de madame de Girardin.

Hélas ! combien il est tout à la fois profond & vrai, ce mot mélancolique : *la joie fait peur*.

L'homme est tellement prédestiné à la tristesse & au malheur, qu'il supporte, sans y succomber, les coups les plus terribles de la destinée ; mais s'il arrive qu'une circonstance imprévue le mette tout d'un coup en présence de quelque bonheur surhumain, sa frêle nature est tellement déconcertée par cet excès de félicité, qu'elle n'y peut tenir & qu'elle se trouve vaincue.

Le vieil Otto réfléchit longtemps avant de frapper contre cette porte derrière laquelle n'avaient point encore cessé les sanglots & les gémissements.

Il heurta enfin à deux reprises différentes.

On ne fit aucune réponse.

Otto, accoutumé à ne point se départir du respect qu'il devait à son maître, n'osait point se présenter devant lui sans en avoir reçu l'ordre ou la permission.

Il hésitait à faire une troisième tentative.

Il se décida, mais monsieur Augustus ne paraissait point y prendre garde.

Otto mit la main sur la serrure, la porte résista.

Elle était fermée en dedans.

A ce bruit, on entendit une voix brève & impatiente demander d'un ton de commandement :

« Qui est là ? »

— C'est moi, monsieur, c'est Otto, c'est votre vieux serviteur. Ouvrez-moi, monsieur, je vous en prie. J'ai quelque chose à apprendre à monsieur. »

Vous auriez cru, n'est-ce pas, que pour annoncer à monsieur Pfordzen l'heureuse nouvelle qu'il venait lui apprendre, la voix d'Otto aurait dû prendre une nuance plus douce & trahir ainsi la joie qu'il apportait. Point du tout : le vieillard était tellement confondu de ce qu'il venait d'entendre & épouvanté de ce qu'il avait à dire, qu'il tremblait plus que le matin même, lorsqu'il avait vu partir du logis le corps inanimé de sa maîtresse.

« Tu n'as rien à m'apprendre, Otto, répliqua monsieur de Pfordzen à travers la porte, tu n'as rien à m'apprendre. De nouvelle heureuse, je n'en puis plus recevoir désormais, & tous les malheurs qui fondraient sur moi ne sauraient m'atteindre ; j'y suis devenu résigné parce que j'y demeurerai indifférent. »

Le ton de ces dernières paroles, plus bref & plus

accentué, était, comme Otto le comprit bien, un véritable ordre de quitter la place & de ne point reprendre l'entretien.

XI

Otto frappa encore une fois à la porte.

« Monsieur, j'ai quelque chose d'extraordinaire à vous dire... Monsieur, veuillez m'entendre!... Monsieur, par l'âme de ma mère & par le Dieu qui règne dans le ciel, ouvrez cette porte, je vous en prie. Ouvrez! ouvrez! Il faut que je vous parle! Il le faut! il le faut! »

Monsieur Pfordzen garda le silence.

On n'entendait plus, dans cette petite chambre, aucun bruit, aucun mouvement.

« Oui, monsieur, ouvrez! vous n'êtes pas aussi malheureux que vous le croyez. Madame n'est pas morte; elle n'était qu'évanouie. La voilà revenue à la maison: elle demande à vous voir & à vous embrasser! »

Hélas! c'était en vain que le pauvre Otto s'était promis à plusieurs reprises de révéler peu à peu à monsieur Pfordzen cette nouvelle qui pouvait le tuer. Le trouble de cette situation l'avait tellement gagné lui-même, il était devenu si peu maître de sa parole & de sa pensée, qu'il avait tout dit avant même de s'en être aperçu.

La porte du petit salon s'ouvrit toute grande, & monsieur Pfordzen apparut debout sur le seuil.

Il n'avait point la figure bouleversée qu'on aurait pu attendre en face d'un tel événement. Sa physionomie était douce, il regarda Otto d'un air d'inquiétude & de compassion:

« Tu es bien las mon vieil Otto! tu es resté seul à pleurer, sans que personne t'ait donné de consolation ni de force. Tu es souffrant, tu es malade. »

Otto demeura stupéfait à ces paroles pleines de calme & de bonté. Son maître le croyait fou. Il était si loin d'ajouter la moindre foi à ce qu'il venait d'entendre, que le pauvre Otto lui paraissait avoir perdu la raison.

« Va te coucher, » reprit monsieur Pfordzen avec une bonté & une douceur infinies. Va te coucher, je t'enverrai Martha, la vieille femme de charge. Elle ira voir dans quelques instants si tu n'as besoin de rien. Demande-lui tout ce que tu voudras, mon vieil ami. Demande-lui, je lui donnerai d'avance l'ordre de ne te laisser manquer de rien. »

A ces mots si compatissants & prononcés avec un ton de mansuétude qui les rendait plus doux encore, le bon cœur du vieillard se fondit. Il joignit les mains, & monsieur Augustus le vit répandre un torrent de larmes.

« Pleure, mon bon Otto, pleure, cela te soulagera & te rendra à la triste vérité. Tu te souviens maintenant que ta pauvre maîtresse a été emportée d'ici ce matin même, foudroyée par la maladie

régnante & que nous n'avons plus aujourd'hui d'espérance de la revoir, si ce n'est au dernier jugement de Dieu.

— Monsieur, » reprit Otto, rendu à lui-même par ces dernières paroles qu'il venait d'entendre: « Monsieur! madame n'est pas morte! Par tout ce qu'il y a de plus sacré au ciel & sur la terre, par l'âme de ma mère & sur la tête de mes enfants, je jure que madame... »

— Tais-toi enfin! » reprit avec sévérité monsieur Augustus: « Plutôt que d'ajouter foi à ce que tu me dis, je croirais volontiers que mes deux chevaux se sont levés de leur litière & qu'ils sont maintenant dans les hauts greniers de ma maison. »

XII

En vérité, il se passa à ce moment même une chose véritablement extraordinaire.

On entendit tout d'un coup un grand bruit du côté de l'écurie dont la porte était restée ouverte.

Un bruit de chaînes qui se rompaient, puis le fracas retentissant d'un galop sonore sur le pavé de la cour & sur l'escalier de marbre qui conduisait au vestibule.

On vit aussitôt apparaître les deux têtes hérissées des chevaux, qui, l'œil en feu & la crinière en désordre, poussèrent devant eux les battants qu'Otto avait négligé de refermer derrière lui.

L'un et l'autre se précipitant d'une course égale, comme si une main ferme & expérimentée avait conduit leur attelage, se mirent à gravir les hautes marches de l'escalier.

Ils montaient tous deux d'un trot hâtif & cependant régulier, tournant avec soin les angles de chaque palier; & bientôt, à force de gravir les étages ils finirent, sous les yeux de monsieur Pfordzen & de son serviteur, par se perdre dans les grandes ombres qui régnaient sous la coupole non éclairée.

Seulement, arrivés ensemble au sommet, ils poussèrent l'un & l'autre l'un des plus fiers hennissements qu'ils eussent jamais fait entendre.

A cette clameur éclatante & sauvage, la maison tout entière trembla jusque dans ses fondements, & monsieur Pfordzen sentit passer dans ses os ce frémissement indescriptible, qui est pour notre pauvre nature l'infailible avant-coureur des événements surhumains.

« Monsieur, » reprit Otto avec solennité, « les deux chevaux de monsieur sont en effet dans les hauts greniers de la maison. »

Il n'avait pas encore achevé sa phrase, qu'à travers la porte béante du vestibule, on voyait apparaître, brillante de vie & de santé, la belle madame Augustus, le sourire aux lèvres, les deux bras tendus vers son époux. Il lui avait suffi de se retrouver dans sa maison, de respirer de nou-

veau l'air vivifiant du foyer domestique pour sentir renaître en elle la vie & la force, semblable à ces plantes qui reprennent tout d'un coup leur éclat & leur fraîcheur lorsqu'on les rend à la terre natale, elle s'avancit comme une blanche apparition & monsieur Pfordzen l'avait reçue dans ses bras avant d'avoir eu le temps de s'étonner.

XIII

Vous comprenez maintenant, sans que je vous l'explique plus longtemps, pourquoi monsieur Pfordzen a fait revêtir d'une couleur isabelle la haute coupole qui domine sa maison, & pourquoi on y voit sculptés deux chevaux qui montent d'un galop précipité les marches d'un haut escalier.

S'il vous plaît, pour retrouver à Cologne tous les souvenirs de la légende, de visiter le cimetière, demeuré tel qu'il était alors, ne manquez pas de

vous faire montrer par le gardien l'antique mausolée de Pfordzen. Descendez la rampe qui conduit de l'autel supérieur à la chapelle souterraine. Suivez, si vous voulez pousser jusqu'au bout, la rangée des cercueils posés sur leurs socles de pierre. Le cinquième à gauche est celui de madame Augustus dont je viens de vous raconter la surprenante histoire. Au-dessus du cercueil qui renferme le corps, se trouve posé un autre cercueil en tout semblable et qui demeure vide & ouvert. Vous pouvez lire sur une plaque de marbre noire l'inscription suivante, que je traduis de l'allemand dans toute sa naïveté :

*Cy gist madame
Augustus Pfordzen,
morte pour la seconde fois
dans la quatre-vingt dixième année de son âge.
Que Dieu lui fasse paix.*

ANTONIN RONDELET.

LA

DEMOISELLE DE COMPAGNIE

(SUITE)

VI

L'INTÉRIEUR de la villa Samatrachi n'était pas moins somptueux que ses jardins ; il était orné avec beaucoup de goût & de magnificence ; tout autour d'une grande cour, dallée en marbre blanc, deux rangs de colonnettes, dont les chapiteaux étaient d'un travail exquis, soutenaient les galeries du premier étage ; des arabesques finement dessinées décoraient les murs intérieurs ; des bois odoriférants, ornés de belles peintures, formaient des plafonds bizarres, mais agréables à l'œil ; des bassins où croissaient des plantes aquatiques, des jets d'une eau limpide qui retombait en poussière humide, répandaient partout une agréable fraîcheur, & des fleurs odoriférantes, contenues dans des vases en porcelaine, embaumaient l'air de leur parfum.

Dans les chambres à coucher, dont les fenêtres donnaient toutes sur la cour intérieure, les murs étaient revêtus de tentures de soie, les planchers

couverts de riches tapis de Smyrne ; de petits meubles élégants, incrustés de nacre & d'or, des éventails en plume d'autruche, des cassolettes à parfums, des coffrets, des bahuts, des glaces de Venise, tout ce qui constitue le luxe des Orientaux était prodigué dans cette demeure. Roseline ne se possédait pas de joie d'être devenue la souveraine de ce brillant séjour ; elle courait dans les allées du jardin, visitait tour à tour toutes les chambres, admirait tous les meubles avec une joie enfantine. En attendant l'arrivée des domestiques que monsieur de Mérial devait faire venir, la pauvre Éléonore se trouva chargée d'une tâche immense ; il lui fallut faire les emplettes indispensables aux besoins d'un grand ménage, user son temps & ses forces pour entretenir l'ordre & la propreté dans cette vaste demeure & satisfaire aux caprices de Roseline, qui ne voulait plus manger la cuisine du signor Joseppo, sous le prétexte, toujours invoqué sans contradiction, qu'elle était contraire à sa santé.

Mademoiselle Duménil se sacrifia au bien-être

de ses amis ; l'excellente créature suffisait à tout dans la maison, elle se multipliait pour ainsi dire, cumulant les fonctions de gouvernante, de cuisinière, de femme de chambre ; se levant avant le jour, & ne se couchant quelquefois que bien avant dans la nuit. Roseline recevait ses soins en véritable égoïste, sans lui prêter le moindre secours, sans se donner la peine de s'apercevoir de ses fatigues. Le vicomte était trop occupé de l'installation de sa filature pour se demander comment mademoiselle Duménil suppléait les trois ou quatre domestiques qui lui avaient paru indispensables pour monter sa maison. Gaston seul s'était empressé de venir en aide à la demoiselle de compagnie, en mettant le Grec à ses ordres & en lui cherchant ensuite une femme de service pour l'aider à la cuisine. Il venait tous les soirs visiter les nouveaux habitants de la villa Samatrachi, mais Éléonore, absorbée par ses travaux incessants, assistait rarement à ces visites quotidiennes ; un salut affectueux, quelques paroles de politesse, échangées en passant, étaient les seules relations qu'ils eussent habituellement ensemble. Le dimanche, seul jour de la semaine que Gaston ne consacra point à ses recherches scientifiques, il venait dîner chez son oncle. Ce jour-là toutes les délicatesses gastronomiques, possibles à Beyrouth, étaient prodiguées sur la table du vicomte. Le jeune homme faisait honneur au repas, & en vantait avec plaisir l'excellence ; il ne fallut rien moins que ses compliments réitérés & ses insinuations adroites pour que monsieur de Mérial daignât s'apercevoir du service pénible dont la bonne Duménil s'acquittait avec tant de zèle, de modestie & de succès.

« Parbleu, mademoiselle, vous possédez donc tous les genres de talents, même celui de la cuisine ! lui dit-il un jour qu'il la rencontra dressant le couvert dans la salle à manger ; jamais ma maison n'a été si bien tenue & à si peu de frais que depuis que vous avez la bonté d'en prendre soin, & je vous serai très-reconnaissant si vous voulez bien en conserver à l'avenir la haute direction, tout en continuant à Roseline votre amitié & vos conseils ; nous prendrons, comme de juste, à ce sujet, les nouveaux arrangements que vous jugerez convenables.

— Je suis très-satisfaite de ma position, & je ne désire nullement voir s'accroître mes attributions ni mes honoraires, dit Éléonore en rougissant beaucoup d'être obligée de parler d'affaires d'intérêt ; je ne demanderais pas mieux cependant que de vous être agréable, mais Manette va arriver bientôt, elle est depuis longtemps à la tête de la maison de monsieur le vicomte, & je serais bien fâchée d'amoinrir sa position.

— Manette conduira le ménage sous votre direction, comme elle le conduisait sous la mienne, & elle ne peut que gagner au change, car vous êtes patiente & je ne le suis guère, & la patience est une vertu dont on a souvent besoin avec elle.»

Il se retira en prononçant ces mots, laissant Éléonore inquiète & troublée de cette proposition inattendue. Un secret pressentiment semblait l'avertir que cette marque de confiance lui deviendrait funeste.

Mademoiselle Duménil hésita quelques instants sur le parti qu'elle avait à prendre en cette occurrence, & elle s'arrêta enfin à la résolution de supplier le vicomte de ne point élargir le cercle de ses attributions, préparant pour cela dans son esprit des arguments qui lui paraissaient sans réplique ; mais il lui fut impossible de causer en particulier avec lui ce jour-là ni les jours suivants ; & comme elle le savait très-léger de caractère, quoique très-opiniâtre dans ses résolutions, elle se persuada aisément qu'il avait oublié son nouveau projet, & elle pensa que le parti le plus sage était d'éviter de l'en faire souvenir.

Cependant la fidèle Manette avait reçu les ordres de son maître, & toute fière de l'importante mission qui lui était confiée, elle se hâta de faire venir auprès d'elle une de ses nièces, assez adroite & d'une humeur docile ; elle chercha parmi ses connaissances le jeune homme le plus doux, pour l'investir des fonctions de valet de chambre, & désespérant de trouver une cuisinière en même temps habile dans son art & d'un caractère assez soumis pour reconnaître sans conteste sa propre autorité, elle tourna ses investigations vers le sexe masculin, & finit par découvrir chez un restaurateur de second ordre un cuisinier tel qu'elle le désirait ; elle lui promit de bons gages & une vie des plus douces, pourvu qu'il lui obéit en toutes choses. Ces dispositions prises, elle mit un peu d'ordre dans la maison & dans ses propres affaires, & s'embarqua bravement avec ses engagés, accompagnée jusqu'au bateau par toutes les commères du quartier, qui exaltaient son courage & son dévouement, & qui lui souhaitèrent à l'envi un heureux voyage & un prompt retour.

Ce fut le 15 septembre que mademoiselle Manette arriva à Beyrouth, & fit majestueusement son entrée à la villa Samatrachi, à la tête de son état-major. C'était une grosse femme bien propre, bien fraîche, bien nourrie, active encore malgré son embonpoint & ses cinquante ans plus que sonnés ; elle était assez attachée à Roseline qu'elle avait vue naître & même à monsieur de Mérial, qui la payait largement, & au service duquel elle avait économisé une petite fortune assez ronde. Dévouée surtout à ses intérêts propres, & aimant par-dessus toute chose à dominer son entourage, elle aurait étendu volontiers sa domination sur son maître, & elle l'avait essayé à plusieurs reprises ; mais le vicomte n'était pas homme à lui donner cette satisfaction, & tout en lui abandonnant volontiers une grande part d'autorité dans le gouvernement du ménage, il était loin de lui laisser un pouvoir absolu dans la maison ; de temps en temps même il lui faisait sentir assez rudement le joug pour l'avertir que chez lui le souverain lé-

gitime n'était point un roi fainéant, & qu'il ne se laisserait pas détroné par son maire du palais.

Manette donc avait renoncé depuis longtemps à toute résistance ouverte, à toute lutte inutile, mais elle en venait d'ordinaire à ses fins par des voies détournées que les circonstances lui faisaient découvrir.

Lorsqu'elle arriva à la villa, le vicomte l'accueillit avec bienveillance, lui fit rendre compte de la manière dont elle avait rempli ses instructions, &, voyant ses ordres ponctuellement exécutés, il loua son zèle & son intelligence ; il interrogea tour à tour les trois domestiques qu'elle avait amenés ; puis, satisfait de son examen, il appela mademoiselle Duménil & lui présentant les nouveaux venus :

« J'espère, mademoiselle, lui dit-il, que vous serez contente d'eux ; c'est Manette qui les a choisis, & je suis sûre qu'elle sera la première à leur donner l'exemple de l'obéissance & de la soumission qu'ils vous doivent désormais, comme voulant bien représenter Roseline, trop jeune encore pour exercer les fonctions de maîtresse de maison.

Ces paroles, qui impressionnèrent péniblement mademoiselle Duménil, furent un coup de foudre pour l'ambitieuse Manette ; elle devint plus rouge qu'une pivoine, & fut sur le point de laisser éclater son courroux ; mais un coup d'œil jeté sur son maître lui apprit que toute résistance aggraverait le mal ; elle avait trop bien étudié le jeu de la physionomie de monsieur de Mérial pour se faire la moindre illusion à ce sujet. Ce même regard ferme & résolu, qui était un des traits distinctifs du visage du vicomte, intimida si bien aussi mademoiselle Duménil qu'elle n'osa hasarder aucune observation.

« Veuillez vous rendre dans mon appartement, mademoiselle, lui dit monsieur de Mérial, je vous donnerai mon livre de comptes & toutes les instructions qui vous seront nécessaires ; vous désignerez ensuite à chacun de vos gens le service que vous voudrez lui attribuer. »

Il se rangea contre le mur pour lui faire place, & la suivit à peu de distance.

Ce prompt départ arriva bien à propos pour la pauvre Manette, qui étouffait de rage & qui avait toutes les peines du monde à se contenir. Dès que le bruit des pas de son maître eut cessé de retentir sur les dalles, elle soulagea sa colère en éclatant en imprécations.

« En voilà bien d'une autre ! s'écria-t-elle en mettant le poing sur la hanche ; moi, la femme de charge, presque la maîtresse depuis vingt ans, je serais sous les ordres de cette petite Duménil, une jeunesse sans expérience ! Elle me le paiera cher, l'intrigante ! Je m'en étais toujours doutée qu'avec son air sainte Nitouche c'était une pas grand-chose que cette fille-là. Une meurt-de-faim, une bonne à rien, que monsieur a prise par charité ! Ah ! mes pauvres enfants, continua-t-elle en s'adressant aux domestiques, dans quel guépier je vous ai conduits !

— Mais cette demoiselle-là ne me paraît pas méchante du tout, dit naïvement le valet de chambre.

— Oui, fiez-vous-y, mon garçon, reprit la fougueuse Manette. Ah ! vous ne savez pas à quel démon vous avez affaire ; c'est une fine mouche, allez, elle vous tiendra de près, celle-là, elle fera un tas de rapports contre vous, pour vous faire gronder & renvoyer peut-être ; tandis que moi, vous me connaissez, mes amis, pas regardante le moins du monde, un cœur d'or, quoi ! Puis, comme c'était moi qui vous avais amenés ici, il est sûr que j'aurais eu des égards... Et dire qu'il y a vingt ans que je suis auprès de monsieur le vicomte, que je me morfonds pour son service, & qu'il a l'indignité de me mettre aux ordres d'une étrangère ; obéir à cette fille, qui sort je ne sais d'où ! le plus souvent qu'on m'y prendra !

— Il est certain qu'il n'est pas juste que ma tante, qui a de l'âge & qui est depuis si longtemps maîtresse chez monsieur, se voie commandée par une rien du tout, dit la petite femme de chambre.

— Ça, c'est vrai, ajouta le cuisinier.

— Sans compter que ça peut tourner contre nous tous, reprit Thérèse.

— Si vous m'écoutez, mes enfants, elle ne le portera point en paradis ce qu'elle a fait là, car, comme dit le proverbe : — à corsaire, corsaire & demi ; — vous n'avez qu'à me bien soutenir, voyez-vous, à me rapporter tout ce que vous lui entendrez dire, tout ce que vous lui verrez faire, & je me charge du reste. Bientôt on aura de mes nouvelles, allez !

— Nous vous soutiendrons, dit le cuisinier.

— Bien, mon garçon, nous verrons alors si elle aura le dessus, la méchante bête ! »

Le chef de cette conspiration improvisée fut interrompu tout à coup par la brusque intervention d'un nouveau personnage.

« Malheur à qui ferait la moindre peine à mademoiselle Duménil ! cria-t-il d'une voix forte, c'est à moi qu'il aurait affaire ! »

C'était monsieur de Pierrefix, qui s'exprimait de la sorte ; il avait entendu de la pièce voisine, dans laquelle il lisait les journaux, tout ce qui s'était dit depuis l'arrivée de Manette, &, s'il avait contenu jusqu'alors son indignation, c'est qu'il avait voulu connaître à fond les dispositions des conjurés.

« Monsieur Gaston, ne me perdez point, s'écria la femme de charge, surprise & troublée du violent courroux qui animait la physionomie, ordinairement calme & sereine, du jeune savant.

— Il est certain que, si j'avertissais mon oncle de ce qui vient de se passer, vous reprendriez bien vite le chemin par lequel vous êtes venue, répondit-il d'un ton moins rude.

— Monsieur Gaston, vous savez combien je suis attachée à monsieur le vicomte & à vous aussi, que j'ai connu tout enfant ; il faut croire que le mal de mer m'a monté au cerveau, car je

suis toute je ne sais comment depuis mon départ de Marseille ; on dirait une personne prise de vin, tant la tête me tourne, tellement que je ne sais plus où j'en suis ; si mes propos vous ont fâché, mettons que je n'ai rien dit ; je vous fais mes excuses, monsieur Gaston, & encore à cette demoiselle Duménil, si c'est votre bon plaisir, quoiqu'il soit dur à mon âge de se voir couper l'herbe sous le pied.

— Mademoiselle Duménil ne coupe l'herbe sous le pied de personne, & il n'y a rien de commun entre elle & vous, sachez-le bien ; ainsi donc, tenez votre langue, car si quelqu'un lui manque de respect, même en son absence, comme vous venez de la faire lâchement, je jure, moi, que je le fais renvoyer sur-le-champ.

— Elle a donc ensorcelé tout le monde ici, cette créature-là, » murmura Manette, mais si bas cette fois que personne ne put l'entendre.

Rentré dans le salon, monsieur de Pierrefix se demanda s'il devait avertir mademoiselle Duménil de se défier de Manette & des serviteurs que cette fille avait amenés ; mais il craignit de faire de la peine à la bonne Éléonore en lui racontant ce qui s'était passé le matin ; il savait combien sa vie était pure & sa conduite prudente, & il pensa que l'envie elle-même ne pouvait que s'épuiser en vains efforts contre une réputation si bien établie ; il était là, du reste, pour protéger & défendre au besoin mademoiselle Duménil.

Celle-ci cependant avait vainement cherché à détourner le vicomte du projet qu'il avait conçu de la mettre à la tête de sa maison ; il lui avait avoué sans détour que, quoiqu'il ne soupçonnât nullement la fidélité de Manette, il la croyait si incapable de gouverner convenablement qu'il serait forcé de s'en charger lui-même, au grand détriment de l'affaire importante qu'il avait entreprise, si mademoiselle Duménil refusait de lui rendre ce service. Éléonore se crut donc obligée de prendre en mains les rênes du gouvernement, & grâce à la secrète intervention de Gaston, elle n'y rencontra pas les obstacles qu'elle avait redoutés. Manette, au contraire, se montrait pleine de déférence & de zèle, & semblait faire tous ses efforts pour la seconder de son mieux ; mais, si la pauvre Éléonore avait pu lire dans le cœur de cette femme, si elle avait remarqué seulement l'expression haineuse de son regard, lorsqu'elle lui donnait d'un ton mielleux des assurances de respect & d'attachement, elle aurait été épouvantée de tout le fiel qui s'amassait dans le cœur de cette misérable créature. Mais la conscience d'Éléonore était trop droite & trop pure pour qu'elle reconnût le mal habilement dissimulé sous d'hypocrites apparences ; trop généreuse pour garder longtemps le soupçon, elle rendait grâce à Dieu, dans la simplicité de son âme, d'avoir changé en bons sentiments les dispositions hostiles que Manette lui avait témoignées jadis. Investie de la confiance de monsieur de Mérial, espérant avoir une grande

part dans l'affection de Roseline, dans l'estime & l'amitié de Gaston, son cœur, naturellement tendre & sensible, se dilatait, pour ainsi dire, dans cette atmosphère d'amour dont elle se croyait entourée ; l'air qu'elle respirait lui paraissait plus léger, le soleil plus brillant ; elle se sentait heureuse de vivre ainsi, elle dont l'existence n'avait été jusqu'alors qu'un rude tissu de labeurs & d'inquiétudes. Sa jeunesse, prématurément flétrie, se ravivait à la fraîcheur de ces deux sources bienfaisantes, le bien-être & le contentement ; son teint, d'une pâleur délicate, se colorait maintenant d'un léger incarnat ; ses joues s'arrondissaient, son regard s'animait d'un éclat doux & tendre, & prêtait à sa physionomie un charme ineffable, dont elle n'avait pas elle-même conscience.

Pendant le jour, elle s'acquittait avec zèle des différentes fonctions qu'elle avait acceptées, elle réglait la maison, distribuait aux serviteurs leur tâche quotidienne & en surveillait l'exécution ; elle accompagnait Roseline dans ses visites aux femmes & aux filles des consuls européens, dans les promenades publiques ou dans les bazars. Ces occupations avaient souvent leurs ennuis ; mais quand, assise dans le salon, près de la table à ouvrage, souvent encombrée de journaux & de livres, elle aidait monsieur de Pierrefix à classer ses minéraux & ses plantes, tandis que Roseline folâtrait avec ses jeunes compagnes, ou faisait retentir sous ses doigts agiles les notes d'un piano d'Érard, elle goûtait un bonheur calme & pur, dont il est rarement donné de jouir longtemps sur la terre.

VII

L'hiver s'écoula pour nos amis avec la rapidité des temps heureux ; Gaston avait retardé de jour en jour son voyage, & il avait fini par n'en plus parler du tout. Monsieur de Mireval était toujours très-occupé, mais il paraissait satisfait de ses affaires ; quant à Roseline, elle n'avait pas eu les bals qu'on lui avait promis, mais elle passait pour la Française la plus jolie & la plus élégante de Beyrouth ; ses décisions en fait de toilette avaient force de loi ; miss Jenny et miss Arabella copiaient servilement ses robes & ses coiffures sans pouvoir en reproduire jamais la grâce inimitable ; la blonde Wilhelmine, fille du consul d'Autriche, rendait hommage à l'éclat de son teint ; deux ou trois autres jeunes filles se disputaient ses faveurs, & la société de Beyrouth, peu nombreuse, à vrai dire, se réunissait avec empressement, tous les dimanches soir, dans les salons de la villa. Quelques-unes de ces dames parlèrent un jour de leurs courses à cheval & de leur récente excursion dans la montagne ; il n'en fallut pas davantage pour éveiller un nouveau désir dans l'esprit de Roseline ; demander & obtenir était presque toujours pour elle la même chose ; le vicomte consentit donc à lui faire donner

des leçons d'équitation, mais il désirait que mademoiselle Duménil pût l'accompagner à cheval comme à pied. Éléonore, naturellement timide, ne se sentait aucun goût pour ce genre d'exercice; cependant elle consentit de bonne grâce à ce qu'on désirait d'elle. Gaston fut chargé d'acheter pour ces dames de jolis chevaux, doux & rapides à la fois; l'on fit venir de Paris d'élégants costumes d'amazone. Mademoiselle Duménil endossa le sien à regret, elle se trouvait bien étrange dans cet accoutrement bizarre, qui, tout en faisant ressortir les avantages d'une taille élégante, donne aux jeunes femmes une désinvolture presque masculine, & leur fait perdre ainsi, momentanément du moins, l'air de modestie qui est assurément leur plus grand charme. Roseline, au contraire, ne pouvait se lasser de s'admirer devant sa glace dans son amazone d'un vert foncé, qui modelait admirablement son corsage & faisait ressortir la fraîcheur de son teint & l'éclat de ses yeux, brillant comme deux diamants sous l'arc de ses noirs sourcils.

Les leçons commencèrent; mademoiselle de Mérial n'eut pas besoin d'un long exercice pour apprendre ce qu'elle désirait savoir; dès la seconde promenade, elle se lança au grand galop sur une route montueuse, à la grande frayeur d'Éléonore & même de Gaston, qui craignait à chaque instant de la voir tomber sur les pierres du chemin; mais la folle enfant ne faisait que rire des craintes de ses amis.

« Pensez-vous, leur dit-elle en répondant à leurs reproches, lorsqu'elle fut enfin de retour auprès d'eux, que c'est pour suivre méthodiquement toutes les règles de l'équitation que j'ai désiré monter à cheval? Ce que je veux, moi, c'est me sentir emporter dans l'espace, franchir tous les obstacles & courir où bon me semble. »

Le vicomte, averti de ces imprudences, essaya d'imposer à cette dangereuse ardeur le frein de l'autorité paternelle; mais au fond, quoiqu'il en tremblât quelque peu, sa vanité était agréablement chatouillée de cette hardiesse même, &, tout en grondant la jeune fille d'un ton qu'il voulait rendre sévère, il ne pouvait s'empêcher de laisser percer son orgueilleuse satisfaction.

Roseline avait assez d'esprit pour saisir parfaitement sur le visage expressif de son père ces nuances diverses; aussi, tout en écoutant en silence & avec un maintien convenable ses admonestations, elle laissait errer sur ses lèvres un de ces fins sourires signifiant qu'elle savait à quoi s'en tenir sur les secrets sentiments de son père, & qu'il n'était point aussi fâché qu'il feignait de le paraître. Elle se montra néanmoins un peu plus prudente les jours suivants; mais cette sagesse ne dura guère, & la belle intrépide recommençait souvent ses courses au clocher, en riant des frayeurs d'Éléonore & en la forçant ainsi à surmonter son naturel craintif pour suivre, au moins de loin, son imprudente compagne, afin de ne point la perdre de vue & de lui porter secours au besoin. Gaston, tout en

faisant ses efforts pour modérer l'audace de sa vaine cousine, admirait son courage & sa gracieuse aisance; cependant, quoiqu'il fût lui-même excellent cavalier, il ne cherchait point à lutter de vitesse avec elle, par crainte de l'exciter davantage encore; mais il chevauchait d'ordinaire auprès d'Éléonore pour l'encourager & la guider doucement. Le rôle de protecteur plaisait à sa nature généreuse beaucoup plus que les petits triomphes de la vanité; il entourait mademoiselle Duménil de ces mille petits soins par lesquels les hommes bien élevés savent témoigner aux femmes, jeunes ou vieilles, leur déférence & leur désir de se rendre agréables, & elle le remerciait d'une parole ou d'un sourire dont il comprenait le sens; natures sérieuses et méditatives l'un & l'autre, la conversation n'était pas toujours bien animée entre eux, mais ils se rencontraient dans les mêmes sentiments, l'amour du beau & du bien, la puissance de l'admiration, les espérances célestes!

La villa Samatrachi est située non loin des grands pins-parasols, plantés, dit-on, au dix-septième siècle, par l'émir Fakr-ed-Din, pour arrêter les sables de la mer, qui, chassés par le vent du midi, s'amoncellent sur la rive. Vient ensuite une forêt de pins qui s'étend au delà des collines inférieures de la chaîne du Liban; c'est celle dont le valeureux Baudoin tira les bois nécessaires pour la construction de ses machines de guerre, lorsqu'il conquit ce pays, au commencement du douzième siècle. Éléonore affectionnait beaucoup ce site délicieux, & lorsque Roseline lui laissait la direction de la promenade, c'était presque toujours de ce côté qu'elle dirigeait leurs pas. Souvent alors elles mettaient pied à terre & s'asseyaient à l'ombre d'un vieux caroubier ou d'un pin gigantesque, dont les branches touffues formaient sur leurs têtes un dôme de verdure au parfum résineux. Elles avaient d'un côté la vue des collines inférieures du Liban, couvertes de mûriers, d'arbres fruitiers de toute espèce, portant sur leurs crêtes quelque village ou une chapelle dont les petits clochers se découpaient en formes gracieuses sur un horizon de pourpre & d'or; &, sur le second plan, s'élevaient les hautes montagnes, dont les cimes majestueuses, voilées quelquefois par un nuage couleur de rose, sont couronnées de neiges éternelles. Du côté opposé, elles voyaient briller cette mer de Phénicie, qui baigne de ses flots azurés tant de villes aux noms poétiques: Sidon, Tyr, Ptolémaïs, & qui vient mourir dans un harmonieux murmure sur les sables dorés d'une plage admirable.

Deux ou trois fois seulement, monsieur de Mérial avait fait partie de ces cavalcades, où, tout en cherchant à contenir l'ardeur de Roseline, il prenait un plaisir singulier à admirer sa bonne grâce.

Par un beau jour du mois d'avril, il déclara, après déjeuner, qu'il serait libre l'après-midi, & qu'il pourrait accompagner ces dames, si elles le désiraient. La jeune fille sauta de joie en frappant ses petites mains l'une contre l'autre.

« C'est fort heureux, dit-elle en embrassant son père, que vous trouviez enfin quelques heures à sacrifier à votre pauvre fille, méchant que vous êtes! »

Elle sonna aussitôt pour donner ses ordres, & courut faire ses préparatifs, entraînant en riant Éléonore, qui aurait voulu finir d'abord un petit ouvrage commencé, sachant qu'elle avait du temps de reste pour revêtir son amazone.

« Il s'agit bien de travailler à cette heure, disait la folle enfant, je veux que vous donniez beaucoup de soin à votre toilette, que vous vous coiffiez comme il faut, & que vous soyez belle, entendez-vous. Arabella & Jenny doivent aujourd'hui se promener sur la plage, flanquées de ces deux longs Anglais qu'elles nous présentèrent dimanche soir, & qui sont quelque chose comme leur oncle ou leur cousin. Je veux que la France l'emporte sur l'Angleterre aujourd'hui & dans tous les siècles des siècles... Pourvu que Gaston ne vienne point avec son célèbre chapeau troyen! Vous devriez bien écrire un mot pour obtenir cela de mon grave cousin, ma chère. »

À l'heure dite, les deux amazones étaient en selle, & le vicomte & son neveu s'élançaient sur deux superbes chevaux. La toilette de monsieur de Pierrefix avait paru irréprochable à sa cousine elle-même, rien ne manquait donc à la satisfaction de

Roseline; elle rendit la main à sa monture & prit un petit train de galop assez vif, qui lui donnait l'émotion du péril sans pouvoir inquiéter ses amis.

La petite caravane suivait la route charmante, bordée de cactus, qui longe la plage & conduit de Beyrouth à Saint-Jean-d'Acre. Roseline s'attendait à voir bientôt poindre de loin la cavalcade anglaise, dont l'infériorité présumée devait assurer son regard dans l'espace sans découvrir autre chose que quelques Druses armés de toutes pièces, & montés sur des mulets aux sonnettes retentissantes, ou un derviche mendiant, portant une de ces cornes qu'ils font retentir bruyamment en l'honneur de ceux qui leur accordent l'aumône. L'impatience la gagnait peu à peu.

« Ils seront partis avant l'heure accoutumée, murmurait-elle entre ses dents, ces Anglais n'en font jamais d'autres; s'ils avaient été exacts à tenir leur parole, nous les aurions rejoints déjà, car leurs montures ne valent pas les nôtres, & ces grandes misses ne sont pas de fameuses écuyères. »

Elle cingla d'un coup de cravache le flanc de sa jument, qui fit de côté un saut formidable, & partit au grand galop.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain Numéro.)

SOUVENIRS

Mes sœurs, vous souvient-il, vous souvient-il, mes frères,
Des jours de notre enfance au foyer paternel?
L'avenir était plein de riantes chimères,
Et le bonheur présent nous semblait éternel.

Nous mettions en commun plaisirs, jeux & prières;
Nos rires éclatants s'élevaient jusqu'au ciel.
Pour nos cœurs enivrés des senteurs printanières,
La coupe n'avait pas une goutte de fiel.

O matin de la vie! ô jeunesse écoulée!
Jours charmants, je verrais d'une âme inconsolée
Pâlir votre soleil qui touche à son déclin,

Si mes yeux, attirés par une autre lumière,
Ne contemplaient déjà, par-delà cette terre,
L'aube d'un jour plus beau qui n'aura pas de fin!

ANATOLE DE SÉGUR.

(La Maison (1).)

(1) *La Maison*, poésies, chez Tolra & Horace Hatton, éditeurs,
68, rue Bonaparte. — Prix du volume, Paris, 2 fr.; par la poste,
2 fr. 30.

REVUE MUSICALE

LA HARPE ÉOLIENNE

COMPOSITIONS NOUVELLES

Si l'on faut en croire une ancienne légende, on entendait jadis dans une des forêts de la Saxe, aux environs d'un vieux château aujourd'hui en ruine, les sons d'une harpe invisible. Ces sons avaient une extrême douceur & semblaient descendre du ciel. Cette harpe aérienne se faisait entendre à certaines époques, surtout lorsqu'il devait arriver au maître du château ou à sa famille quelque joie inattendue. Aussi, se disait-il, dans tous les bourg & villages à la ronde, qu'une fée protectrice des châtelains, se promenant dans les airs, envoyait jusqu'à eux les douces mélodies de son luth, pour leur présager un événement heureux. — Dans beaucoup d'ouvrages, il est question de cette légende qui, à force d'être crue & répétée en Saxe, a presque pris le caractère d'un fait historique. Mais il est inutile de recourir à des fables mystérieuses pour expliquer ce qui peut se produire en tous lieux, sans la moindre intervention d'êtres surnaturels.

Il est probable que des concerts aériens aient été entendus dans ces châteaux, parce qu'il est possible qu'à cette époque reculée on ait eu connaissance de cet instrument que l'on nomme *harpe éolienne*. En France, en Suisse & en Angleterre, on en fait usage dans les parcs & dans les jardins de plaisance. Cependant nous devons avouer que ces instruments sont rares & qu'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il faut compter bon nombre de musiciens, n'admettent l'existence de la *harpe éolienne* que dans les livres des poètes & dans les élucubrations des rêveurs. Nous devons donc apprendre à nos lectrices que la harpe éolienne est un instrument qu'on trouve chez les luthiers bien assortis.

Si l'on exposait une harpe ordinaire à un courant d'air, on verrait, au moindre changement de température, les cordes se distendre & frémir; puis on entendrait par le mélange des divers tons de la

gamme une espèce de concert confus, mais harmonieux. Puis encore, une partie des cordes sonores se briseraient avec un long retentissement. Eh bien ! pour produire cet effet agréable sans cet inconvénient coûteux, on a fabriqué un instrument fort simple qu'on appelle harpe éolienne. Il consiste en deux tables harmoniques en sapin de Norwège, de forme carrée, sur lesquelles deux cordes de métal sont tendues à l'aide d'un cheval. Ces cordes, par l'excitation de l'air, & surtout lorsqu'il survient dans l'état de l'atmosphère une variation brusque, font résonner les notes de l'accord parfait. Lorsque plusieurs harpes éoliennes sont tendues, à courtes distances, elles se répondent les unes aux autres & produisent, surtout dans les lieux solitaires, des bruits ineffables & mystérieux; au milieu du silence d'une belle nuit d'été, ces concerts aériens ont véritablement un charme inexprimable.

C'est peut-être à un phénomène de ce genre qu'il faut rapporter ce qu'on dit de la fameuse statue de Memnon, dans la haute Égypte, statue dont on voit encore les débris. On raconte qu'aux premières lueurs de l'aurore, & avant le lever du soleil, cette statue faisait entendre des sons harmonieux. Cette mélodie cessait dès que le soleil avait apparu sur l'horizon. Ce phénomène était très-célèbre chez les anciens; plusieurs inscriptions gravées sur le piédestal de la statue de Memnon attestent que des personnages importants, entre autres l'empereur Adrien, ont entendu ce merveilleux concert. Pour expliquer ces sons étranges, les poètes du temps disaient que Memnon était le fils de l'Aurore & saluait ainsi sa mère chaque matin. On l'explique d'une manière plus sensée en supposant qu'il y avait dans le voisinage de la statue une harpe éolienne que les prêtres égyptiens avaient soin de tendre un peu avant l'aurore & d'emporter dès l'apparition du soleil.

Les effets d'acoustique combinés de certaine façon, ou simplement produits par la situation des lieux, exercent sur la harpe éolienne une puissance miraculeuse. On cite certains endroits où la harpe éolienne a frappé d'admiration des compositeurs célèbres, entre autres la grotte des fées, dans l'Hérault, où Rossini s'arrêta plusieurs heures de suite, ravi de l'espèce de musique céleste qu'il entendait pour la première fois. Il parut au

grand maître que l'instrument jouait des airs écrits, & il y distingua des mélodies continuées qui semblaient n'être pas un simple effet du caprice du vent.

Cimarosa, avant lui, visita aussi la grotte des fées, il y avait apporté une harpe éolienne qui exhala les sons les plus extraordinaires. Il faut dire aussi que ce site grandiose & sauvage était bien propre à poétiser les idées des deux maîtres qui se sentaient tout prêts à prendre ce concert de la nature pour un concert surnaturel.

La grotte des fées est dans un contrefort de la chaîne de la Sérane, appelé le roc de Thaurac. L'ouverture est située à la partie supérieure du mont, à une hauteur de 475 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le point le plus bas se trouve au niveau du cours de la rivière de l'Hérault, à 141 mètres.

On descend jusqu'à cette profondeur en parcourant une série de chambres en spirale, autour d'une salle immense. Au milieu d'un petit bois de chênes verts qui couronne le Thaurac, se présente un puits terminé en entonnoir, dans lequel on ne peut descendre qu'à l'aide d'échelles. On pénètre ainsi dans le vestibule de la grotte. A l'étonnement succède l'admiration, quand on atteint les premiers détours du labyrinthe que les bouleversements volcaniques ont créé dans ce lieu sauvage. Des salles soutenues par de gigantesques colonnes offrent les formes les plus bizarres ; une sorte de basilique gigantesque, des niches profondes, des piliers élancés, des tuyaux d'orgue, enfin tout un monde souterrain se remarque dans cette grotte étrange. Dans cette basilique l'air arrive par des puits que la nature a creusés, comme pour donner des courants d'air vif aux visiteurs inquiets. C'est à l'embouchure de ces puits qu'il faut placer la harpe éolienne, & si l'on en pose une autre plus bas que la première dans le couloir formé d'un second puits, les cordes vibrent puissamment, s'enchaînent, s'harmonisent & produisent une musique véritablement céleste.

Il est facile de se procurer des harpes éoliennes. Nous engageons nos lectrices à en faire l'essai dans les bois & dans les parcs où elles se promènent pendant l'été.

Le *Journal des Demoiselles* continuera le mois prochain la série des biographies musicales, qu'il a l'habitude d'offrir à ses abonnées, à cette époque de l'année où les compositeurs & les exécutants s'endorment dans les délices de la villégiature. — Nous commencerons par celle de Schubert, ce musicien exquis dont les mélodies ravissantes sont si bien comprises & si universellement admirées.

* *

Deux nouveaux numéros des *Feuillets de Madeleine*, par Giulio Roberti, dont nous avons annoncé la publication, viennent de paraître. Le numéro 2, intitulé *Campestre*, est une idylle qui a tout le charme de la naïveté la plus naturelle. Sans la moindre complication de mécanisme, un tel morceau paraîtrait bien facile à exécuter, s'il n'était d'une simplicité qui oblige.

Dans le numéro 3, qui a pour titre : *Misterioso*, on retrouve ce même charme vrai, cette même fraîcheur d'idées, cette même concision, sous lesquelles on sent l'habitude d'un style formé selon toutes les règles de la science.

Une nouvelle composition de Henri Litoff, *Souvenance*, & une brillante marche pour piano, à quatre mains, *Tambours, Fifres et Clairons*, par Alfred Mutel, méritent d'être spécialement recommandées à l'attention des amateurs de musique. Tous ces morceaux sont édités par la maison Girard, aux bureaux du journal *le Moniteur des Pianistes*, 16, boulevard Montmartre.

* *

Nous informons nos abonnées que l'édition Peters, en vente à Paris, 19, rue de Lille, chez E. Jung-Treuttel, vient d'ajouter à la belle collection classique dont nous avons déjà parlé toutes les œuvres de Jean-Sébastien Bach, ce roi de la fugue & du prélude, dont la perfection n'a jamais été dépassée.

Chaque fois que de nouvelles additions seront faites au catalogue de l'Édition Peters, nous en préviendrons nos lectrices, persuadée que nous sommes de l'intérêt que beaucoup d'entre elles ne peuvent manquer de porter à cette publication, dont le bon marché & l'élégance du format ne le cèdent à aucune autre.

MARIE LASSAVEUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PAIN DE RIZ AUX ABRICOTS

Lavez & blanchissez six hectogrammes de riz ; faites-les cuire dans un litre & demi de lait. Ajoutez 125 gr. de sucre & 60 gr. de beurre.

Faites cuire pendant une heure ; quand le riz est crevé, ajoutez trois œufs, blanc & jaune. Beurrez un moule & saupoudrez-en l'intérieur de mie de pain.

Étendez-y une couche de riz : une rangée de moitiés d'abricots cuits préalablement dans du sucre, une rangée de riz, une rangée d'abricots, etc. Finissez par une couche de riz.

Faites cuire au four & servez avec une sauce composée de jaunes d'œufs, sucre & lait, liés sur le feu sans ébullition. Au moment de servir, ajoutez à cette sauce un quart de décilitre de liqueur de noyaux ou de kirsch.

*
**

TERRINE DE BŒUF

Plat de ressource pour la campagne. On prend une tranche de bœuf, on la hache avec du gras de bœuf ; on place ce hachis dans une terrine, sur des bardes de lard, après y avoir mêlé des épices, des champignons hachés, quatre jaunes d'œufs, un demi-verre d'eau-de-vie ; on couvre avec des bardes de lard & on laisse cuire au four durant trois heures.

*
**

PATÉ DE SAUMON EN MAIGRE

Lardez les dalles de saumon avec des filets d'anchois, assaisonnez abondamment avec des fines herbes hachées & des épices, mettez dans la terrine, & couvrez le poisson de beurre frais ; faites cuire au four.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Tu me plains, Florence, ainsi que tes cousines, de ne pouvoir quitter Paris avant la fin du mois d'août, & vous vous demandez avec inquiétude si, dans cette chaudière en ébullition constante, je ne tourne pas au homard cuit ou ne fonds point tout en eau ?

Ames compatissantes, bons petits cœurs que vous êtes ! non, rassurez-vous, je suis moins malheureuse que vous ne l'imaginez, & tout en souffrant un peu, comme vous, des ardeurs de la canicule, je trouve encore mon cher Paris agréable à habiter, en dépit des mauvaises langues qui en médisent & des imaginations montées qui en exagèrent les inconvénients d'été.

Ah ! je n'en disconviens pas, il est des après-midi

suffocantes où, à peine préservée, par les persiennes closes & de triples rideaux, du soleil de Sahara, qui semble vouloir liquéfier l'asphalte de nos trottoirs, j'aspire de toute la force de mes rêves à un air plus champêtre & surtout moins étouffant. Ces après-midi-là, je crois, en vérité, que sur la simple description d'un poète (dont je ne sais même pas le nom !) j'habiterais avec délices

Certaine humble chaumière
Non loin du hameau, bâtie en pleins champs,
Du matin au soir buvant la lumière,
Fenêtre à l'aurore & porte au couchant...

A son mur au nord, un lierre où l'abeille
Allait butiner le miel à foison ;

Au midi, deux ceps formant une treille
Qu'octobre empourprait d'un dernier rayon...

Tout près, un jardin dont l'étroite enceinte
En toute saison à ses fruits mêlait
Quelques simples fleurs, œillet ou jacinthe
Dont le doux parfum au loin s'exhalait.

Ajoutez encor, pour toute fortune,
Un coin de gazon, trois ou quatre essaims,
Une chèvre blanche, une poule brune
Toujours grattant l'herbe avec ses poussins.

Où, réellement, je trouverais tout cela charmant : la chaumière, le jardin, les abeilles, la chèvre blanche, la poule brune & jusqu'à ses poussins indiscrets qui se permettraient de ravager mes plates-bandes & d'arracher mon gazon!...

Mais, quand le soir arrive & qu'avec le soir la fraîcheur revient, quand les arbres de nos squares & de nos promenades s'agitent sous une brise fraîche, & que leur feuillage se dessine en mille capricieuses ombres sur les pelouses mollement blanchies par un demi-rayon de lune, quand le long de nos avenues, de nos quais, de nos rues, de nos boulevards, apparaissent des milliers de vers luisants mobiles, qui ne sont autre chose que des voitures sans commencement ni fin, quand de tous côtés s'épand une foule joyeuse, avide d'air, de flânerie & de bruit, oh! alors, en vraie Parisienne! je me reprends à aimer Paris de passion.

Quel splendide spectacle, quelle animation sur tous les points à la fois, quelle admirable fête publique sans cesse recommencée.

Et ces vitrines qui resplendissent, & ces cafés qui étincellent, & ces concerts en plein vent qui regorgent de monde; & cette fourmilière de gens de tous pays qui se coudoient, qui se heurtent, qui se regardent, qui s'abordent!

Paris, par une belle soirée d'été, offre un coup d'œil à nul autre pareil. — La preuve, c'est que les étrangers du monde entier s'y donnent rendez-vous. Et si ceux qui l'habitent d'ordinaire émigrent avec tant d'entrain, alors que leur capitale coquette est plus charmante que jamais, c'est, crois-le bien, par politesse pure, afin de laisser plus d'espace à ces lointains visiteurs. A moins pourtant qu'il n'y ait dans leur fait un peu de ce besoin de changement inhérent à notre pauvre nature humaine, & beaucoup de ce besoin de genre, qui fait que tout habitant de Paris se croit obligé de se donner, en cette saison, un petit air de villégiature!

Et Paris, par une fraîche matinée d'été, alors que les yeux encore chargés de sommeil, on entreouvre sa fenêtre pour respirer l'air du dehors, avant qu'un soleil trop ardent ne vous force à vous calfeutrer dans d'étroits appartements, ne te souviens-tu plus combien aussi il est beau?

Quelle plénitude de vie renaissante, quelle activité déjà! C'est l'heure où les magasins s'ouvrent, où demoiselles et commis, derrière leurs glaces brillantes, étalent à l'envi les séduisantes mar-

chandises dont ils veulent tenter les clients au passage. — Les maraîchers reviennent de la halle & déposent chez les fruitières épanouies du beurre jaune comme de l'or, de petits radis roses, de vertes salades, des melons orangés, de beaux fruits mûrs.

Là-bas, une gentille bouquetière arrache un brin de réséda à l'un de ses bouquets pour l'attacher à son corsage, & dispose avec goût sur son éventaire des pyramides de roses, d'œillets & de clématite.

Deux petits pifferari la regardent en accordant leur violon.

Ici, c'est une pauvre vieille maison qui achève de s'écrouler sous la pioche des démolisseurs & que remplacera bientôt une construction moderne toute pimpante, toute coquette, dont le seul tort sera de n'être bonne à loger que des millionnaires.

Voici une voiture de déménagement qui commence son labeur, & un cocher de fiacre qui invective un brave homme qu'il a manqué d'écraser.

De jeunes ouvrières se rendent à leur atelier; une légion d'employés gagnent à pas lents leurs bureaux respectifs.

Un sergent de ville se promène, des enfants, tout frais débarbouillés, s'en vont à l'école en suivant le chemin le plus long & en s'arrêtant à la vitrine de tous les *marchands d'images* qu'ils rencontrent. — Oh! le beau temps & l'agréable occupation!

Ding! ding! ding!... un monsieur gravit lentement l'impériale d'un omnibus & une grosse dame s'évertue à courir pour rattraper le commode véhicule qui gagne à chaque pas un peu de terrain sur elle.

Quelques laitières, habituées du quartier, se sont installées sous les portes cochères, & en attendant les chalands, font une petite conversation avec le concierge qui balaye sa cour, la cuisinière du premier & le savetier du coin.

La marchande de mouton « pour les petits oiseaux » & le rétameur de casseroles charment les échos d'alentour par leurs appels harmonieux; tout à l'heure le marchand d'habits & le vitrier les remplaceront avec avantage... Puis c'est la porteu-sé de pain de la boulangerie voisine, c'est le petit boucher armé d'un coutelas plus grand que lui; ils vont chercher les ordres de la pratique. C'est un ouvrier à la face rubiconde, qui, au lieu de se rendre directement à son travail, entre chez le marchand de vin, tandis que sa ménagère hâve & maigre, portant un pauvre petit être en haillons serré contre sa poitrine, le suit à distance d'un air craintif et anxieux...

On se sent le cœur gros à ce tableau trop fréquent, hélas! & tandis que l'on cherche dans sa pensée le moyen de venir directement en aide à cette misère qu'on devine, l'œil, égayé machinalement, se promène sur les affiches de toutes nuances, qu'un adroit colleur dispose en arc-en-ciel sur les murailles d'en face, on lit, sans en avoir conscience, les annonces & les spectacles du jour.

Pendant ce temps, femme, enfant & buveur disparaissent, & il ne reste à l'étourdie liseuse que le regret d'avoir perdu, par cette frivole distraction, l'occasion d'accomplir un acte charitable peut-être.

Heureusement, parfois, se trouve là une bonne mère, qui, pour faire diversion à ce regret de son enfant, propose une petite promenade avant le déjeuner. « Nous tâcherons de retrouver les traces de cette pauvre femme, dit-elle d'un ton consolant. »

On accepte avec reconnaissance, sans grand espoir de réussite, toutefois ! & en effet, on retrouve rarement ce qu'on cherche... Ce qui prouve qu'à Paris, plus encore qu'ailleurs, il faut saisir l'occasion aux cheveux ; mais du moins on profite du plus beau temps du monde pour aller s'asseoir quelques instants dans un de ces magnifiques parcs ou de ces jolis squares dont Paris est si prodigue. Et à cette heure matinale les jardins publics sont bien ce qu'il y a de plus charmant à voir dans notre ville de merveilles. On n'y rencontre presque personne, de sorte qu'avec un peu d'imagination & de bonne volonté, on peut se figurer qu'on se promène dans son parc ; & dans quel parc !... où rêver quelque chose de plus beau que ces pelouses de velours vert tendre, incessamment arrosées d'une vapeur d'eau qui forme au-dessus d'elles comme un voile de gaze ? Où trouver rien de plus majestueux, de plus romantique que ces beaux ombrages à travers lesquels le soleil se joue sur de longues allées qui s'enfuient ? de plus coquet, de plus élégant, de plus précieux que ces corbeilles fleuries, & ces massifs de plantes rares ? & ces pièces d'eau, ces cascades, ces fontaines ? & ces ruines artistiques & ces rochers grandioses ?... La nature est certes une belle chose ! mais qu'il est beau aussi, Florence, l'art qui l'imité ainsi !

Et l'on jouit solitairement de toutes ces magnificences, ce qui fait qu'on en jouit bien davantage. C'est égoïste ce que je dis là, mais c'est réel ! jamais on n'admire de meilleur cœur que lorsqu'on est à peu près seul à admirer ; pour ma part, je ne puis m'extasier devant rien quand je sens autour de moi comme à certaines heures, dans nos promenades parisiennes ! des centaines, que dis-je ? des milliers de curieux qui regardent la même chose que celle qui m'attire. Il me semble alors que chacun d'eux distrait à son profit une petite parcelle de la jouissance que j'éprouverais s'ils n'étaient pas là.

Mais tous ces beaux discours, Florence chère, ne sont pas pour te faire regretter ce beau Paris que tu n'habites plus & qui a bien aussi ses inconvénients, quoi que j'en dise ! Non, ne prends pas en dégoût ta tranquille existence de province ; c'est encore la meilleure, va ! car on s'y sent vivre, on peut s'y recueillir ; tandis qu'ici nous sommes entraînés dans un tourbillon qui nous absorbe, & nos jours s'engouffrent les uns après les autres,

sans, pour ainsi dire, que nous en ayons conscience.

Si je t'ai parlé de la sorte, c'est pour te montrer que je supporte en brave la nécessité de séjourner dans cette agréable fournaise, & que, fidèle à mon système de ne jamais regarder les choses que du meilleur côté possible, je m'ingénie à trouver (& à faire trouver à celles de nos amies qui partagent mon malheureux sort !) Paris, l'été, aussi charmant que Paris, l'hiver...

Puisse *mon éloquence* consoler beaucoup de désolées ! mais, à vrai dire, je n'y compte guère... Dans tous les cas, j'aurai répété une fois de plus cette vérité dont j'abuse, prétends-tu, tant je la trouve bonne à entendre & surtout bonne à mettre en pratique.

Quand on n'a pas ce que l'on aime
Il faut aimer ce que l'on a !

Sur ce, chérie, bonsoir. Plains-moi un peu quand même & aime-moi beaucoup, toujours !

JEANNE.

MODES

Une fois la mode bien fixée, elle reste la même jusqu'à la fin de la saison, & je pense t'avoir assez décrit les formes & façons des costumes les plus nouveaux, pour ne pas t'en entretenir encore aujourd'hui.

Je te parlerai plutôt des arrangements & garnitures qui m'ont semblé jolis et de bon goût.

Les toilettes claires & légères sont tout à fait de mise aujourd'hui, presque toujours en costumes courts, car les jupes à queues ne se portent plus que le soir & en cérémonie.

Le *blanc*, l'*écru*, le *maïs* sont les nuances préférées. On les orne de bien des façons. En général, on emploie beaucoup le velours noir pour les garnir. Toujours énormément de volants plissés.

Le crêpe de Chine, le chalis, la sultane rayée & satinée font les costumes les plus élégants. On voit beaucoup de crêpe de soie, du foulard, du piqué, de la batiste, de la toile, de la percale & du cachemire mélangé de taffetas.

Voici deux costumes jaune maïs, très-élégants & bien ornés. Le premier est un crêpe de soie, charmant tissu, très-brillant, très-souple & très-solide. La nuance est ravissante & ne passe pas.

Le jupon a dans le bas deux volants, dont la tête est ornée par un plissé à la vieille, de même étoffe, bordé d'un petit ruban de satin. — Corsage froncé derrière & ouvert devant avec revers, garnis de plissés à la vieille. — Petite jupe, très-bouffante par derrière, & dont les deux lés de côté pendent un peu en tunique, en venant rejoindre le devant, qui est très-plat & plus court que ces deux lés. Le tout garni du même plissé. — Ceinture & gros nœud en satin, de même nuance.

Deuxième toilette *maïs*, en sultane unie. Un grand volant, plissé à plat, est posé au bas du jupon. Au-dessus, se trouvent cinq biais larges de cinq centimètres & un peu espacés les uns des autres. Ils sont bordés, en haut & en bas, d'un liséré de soie couleur cuir. A l'exception du premier biais, qui tourne tout autour, les autres ne sont placés que sur le devant du jupon. Ils se terminent, de chaque côté, par de larges boucles plates, en rubans couleur cuir, & dans lesquelles ils ont l'air d'être retenus. — Une seconde jupe ou panier est posée seulement par derrière en bouffant beaucoup; elle est ornée d'un biais. — Large ceinture en pareil, dont les coques & les pans sont doublés de soie couleur cuir. On voit beaucoup de robes *maïs* sur un jupon de soie marron & des costumes de soie brune avec des jupons *maïs* ou gris perle.

On garnit aussi les costumes jaunes & écrus avec du velours noir. Cela fait très-bien. Il en est de même pour les costumes blancs. Nous en citerons un :

Un piqué blanc, très-simple & très-élégant. Le corsage est un peu froncé derrière, plat devant & ouvert avec des revers, qui — de même qu'un grand col — sont en velours noir, comme les parements des manches. La jupe est unie, très-bouffante derrière, & pendant un peu en pointe. — Large ceinture à bouts courts, en velours noir. On peut très-bien, pour cet usage, employer du velours anglais, ce qui, en étant tout aussi joli que du velours de soie, fait une très-grande différence de prix. — Le jupon de dessous de ce costume peut être de différents genres : — en taffetas noir, plus ou moins orné; — en mousseline blanche, avec beaucoup de petits volants tuyautés; — en jaconas à petits volants garnis de valenciennaise ou de guipure; — en percale à volants, bordés de ganses de laine, — ou en percale, avec trois larges bandes de velours posées en rond.

Avec ce costume, comme avec tous ceux du même genre, il est bon d'avoir un col & des manchettes en toile (ou en papier) à rayures assorties. Pour celui qui nous occupe, on les aurait noires. Il faut aussi une petite cravate de mousseline ou de jaconas, dont les pans seront entourés d'une rayure.

On fait de charmants costumes de campagne & de bains de mer, en percale blanche unie, un peu glacée. On orne le jupon d'une masse de volants, dont la tête est bordée d'un petit ruban de percale rose, bleu, ou vert; le bas de ces volants est garni d'une petite disposition ou toute rose ou écossaise. — Large ceinture se rapportant aux dispositions des volants.

Le blanc a un immense avantage aux bains de mer, c'est de ne pas passer comme les autres couleurs, au grand air de la mer. C'est ce qui explique sa grande vogue. Puis le blanc est toujours très-distingué. J'ai vu des toilettes de jeunes filles extrêmement jolies, en foulard blanc. Du reste, il y avait

aussi les mêmes toilettes en foulard écru, très-pâle. La jupe avait neuf ou onze volants en biais, très-peu froncés, dont la tête & le bas étaient bordés d'un petit ruban de couleur cerise, bleu, vert, etc. — Petite casaque ou paletot-sac, avec large ceinture de ruban simplement nouée. — Chapeau rond en paille de riz, bordé d'un ruban, semblable à celui des volants. Plumes de couleur, assorties au costume, mises un peu haut, en arrière sur le chapeau.

La mode en ce moment est toute aux bains de mer, aux eaux, à la campagne; on ne voit partout que costumes de voyages et confections de toutes sortes. Parmi les plus jolis modèles, j'ai remarqué dans les magasins du *Coin de Rue* de très-jolies *vestes-zouaves* sans manches, en cachemire noir, brodées de soie de toutes les couleurs, avec effilés à glands, tout autour, & au bord des emmanchures.

On fait beaucoup de vêtements forme Metternich en algérienne blanc ou de couleur, pour mettre sur des toilettes légères, quand vient le frais du soir. On les garnit généralement d'effilés du thibet & de passementeries de soie.

Dans ce magasin du *Coin de Rue* j'ai vu aussi la plus complète réunion qu'on puisse imaginer des étoffes de saison, fraîches, légères, élégantes: gazes de Chambéry, organdis fond blanc broché de petits dessins de toutes nuances, mousselines à rayures ou petits semés de fleurs ou de pois....

Voici une toilette très-habillée pour jeune femme. Le jupon est en foulard rose avec trois volants étagés & plissés à plat. — Chemisette de foulard rose. — Vêtement Metternich en algérienne gris perle, formant seconde jupe, & attaché derrière par une large ceinture de soie rose. De chaque côté, des nœuds roses relèvent le vêtement, qui est garni tout autour de grands effilés gris perle & d'une ruche d'étoffe algérienne. — On pourrait copier ce costume exactement en sultane, ce qui serait presque aussi joli & beaucoup moins coûteux. — Chapeau rond en paille grise, avec écharpe de gaze grise, & plumes roses ou roses roses de côté. — Pour le soir, quand on veut faire une grande toilette & aller à des soirées dansantes, un costume tout en chalis blanc ou de couleur est extrêmement élégant. On peut également faire de charmantes toilettes en mousseline à pois avec transparent.

Ce qui est encore fort joli, & très-frais, c'est une robe de mousseline unie, dont le bas est brodé, ainsi que la camargo. Le tout doublé de batiste ou de tarlatane de couleur. On voit toujours des costumes de gaze noire unie, & de dentelle noire, sur jupon de soie claire. On m'a montré des robes fort jolies en tulle noir avec beaux bouquets de fleurs, brodés au passé. L'une avait de grosses pensées avec leur feuillage, courant au travers de la jupe; l'autre des bouquets de fleurs de toutes les nuances. Ces robes forment tunique, & se mettent sur des jupons de soie noire, blanche ou

de couleur. Il faut assortir la coiffure aux bouquets brodés.

On emploie beaucoup dans ce moment la dentelle blanche pour orner les chapeaux, qu'ils soient ronds ou fermés. On la mélange souvent avec la dentelle noire. On porte également de la guipure, de la valencienne, & même du point d'Angleterre.

Toujours beaucoup d'écharpes de gaze autour des chapeaux ronds. Elles se terminent sur le haut du chapeau par un gros pouff accompagné de plumes ou de fleurs. Un des bouts de l'écharpe a au moins un mètre de long, s'enroule autour du cou & retombe dans le dos. Quelquefois on garnit ces écharpes de dentelle tout autour. D'autres fois on n'orne que le bas de grands effilés.

Pour petites filles, les chapeaux Niçois ont beaucoup de vogue, surtout au bord de la mer. En voici un que j'ai trouvé très-bien orné. Il avait un gros nœud de velours noir sur le sommet, & un paquet de coquelicots posé par-dessus. Un autre, gros nœud de velours à bouts, partant de dessous ce chapeau & tombant sur les cheveux. Le pareil en ruban & en fleurs roses est excessivement gracieux.

La gaze fait aussi de très-jolis ornements pour les chapeaux fermés. En voici, par exemple, un très-élégant dans sa simplicité même: petite forme retroussée devant & derrière; il est tout doublé de velours noir. Une écharpe de gaze jaune paille traverse ce chapeau & vient se croiser sous le menton, avec un nœud de velours noir. Un autre

nœud de velours est posé sur l'écharpe, un peu haut, par côté sur le chapeau.

Le semblable en paille noire, orné de gaze noire & de plumes roses, est extrêmement joli. — Un autre, encore en paille, avec ornements marrons.

Les chapeaux ronds sont presque tous garnis en hauteur sur le dessus, ce qui les élève & les fait paraître un peu pointus. Sur ceux qui sont en paille blanche on pose des coques de ruban, presque toujours noir. Les fleurs se placent en paquet au milieu du chapeau, avec traînes retombant derrière.

J'ai remarqué, à l'intention de tes neveux & nièces, des petits costumes bretons ou marins, très-commodes & très-peu coûteux.

Pour petits garçons: en serge gros bleu. — Petite veste à large col. — Pantalons courts, avec boutons d'or ou d'argent sur le côté. Le tout garni de petites ganses de laine blanche. Le gilet, tout droit, en cachemire ou en piqué blanc.

Pour enfants plus petits — indifféremment petite fille ou petit garçon — le costume suivant est très-joli & très-peu salissant.

Toile écrue ou grise. — Lajupe à gros plis plats, & la petite veste, large, boutonnée devant. Un grand col en mérinos gros bleu. Revers semblables aux manches. Le tout garni de petites ganses de laine blanche.

Pour le premier costume, un chapeau de toile cirée avec ruban noir orné d'une ancre à chacun de ses bouts. Pour le second costume, petit chapeau de paille noire ou blanche avec ruban bleu.

SOMMAIRE

HUITIÈME CAHIER

Garniture pour robe — B. D. avec couronne — B. V. — C. G. — Entre-deux — Rabat pour col — A. B. — Mouchoir avec L. D. — Pochette en canevas gaufré — Nappe d'autel & semé — Guirlande pour chemise d'homme — Ornement pour robe — Cloche essuie-plumes — Pelote de cabinet — Fleur en laine, verveine — Cadre en bois découpé — Croquis du pince-étouffes — Z. V. — Coin de cravate — Écusson avec M. D. — Angle pour taie d'oreiller — B. G. — H. M. — Parure — Petite garniture.

PLANCHE VIII

Premier côté.

Costume en toile japonaise.

Deuxième côté.

Corsage de dessous.
Bonnet d'enfant.
Col-guimpe.
Bonnet de nuit.

PLANCHE DE CROCHET, FILET GUIPURE, APPLICATION, FRIVOLITÉ ET TAPISSERIE PAR SIGNES

Premier côté.

1, VIDE-POCHE FILET GUIPURE. — Tout le cadre est rem-

pli par des motifs que l'on commence par une *rosace* avec deux carrés en point de toile sur les quatre côtés & un point de reprise qui tourne autour du dessin. — Le dessin du milieu se fait de même, le point de toile est sur plusieurs carrés autour de la rosace; on termine ce dessin par des feuilles en *point tissé* que l'on ajoute sur le point de toile. — Le fond est en *point d'esprit* & point de toile. — Le feuillage est en point tissé. — On pose ce dessin sur un transparent & on le monte comme un vide-poche ordinaire; on le garnit tout autour d'une ruche en ruban.

2, ENTRE-DEUX CROCHET CARRÉ. — On fait le carré de 3 mailles-chainettes entre chaque bride & la bride un peu allongée, pour pouvoir faire les carrés demi-pleins du dessin. — On le fait aussi en filet brodé, le mat en *point de reprise* & le demi-plein en *point de toile*.

3, POCLETTE A OUVRAGE FILET GUIPURE. — Il faut commencer par les *rosaces* & les triangles en *point de feston*, puis le *point d'esprit* & le *point de toile* qui forment le fond; on termine par le feuillage en *point tissé*.

4, DESSUS D'ASSIETTE DE DESSERT. — En application de nanzouk sur gros tulle, le tour est festonné.

5, VOILE DE FAUTEUIL EN CROCHET CARRÉ. — Ce crochet se fait avec 3 mailles d'intervalle. — (Voir l'explication donnée au n° 2.)

6, BARBE EN FRIVOLITÉ. — Il faut suivre l'explication avec le dessin sous les yeux.

Commencez par le milieu du carré. 4 fois: (1 anneau de 12 nœuds doubles — 1 picot — 12 nœuds doubles — fermez l'anneau — 1 anneau de: 15 nœuds doubles —

1 picot — 15 nœuds doubles — fermez l'anneau — 1 anneau de : 12 nœuds doubles — 1 picot — 12 nœuds doubles — fermez l'anneau — 6 nœuds doubles à 2 fils).

PREMIER CADRE UNI. — Au-dessus des quatre branches du milieu — 12 fois : (— arrêtez le fil dans le picot d'une des feuilles — 5 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot — 5 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot).

SECOND CADRE UNI. — 24 fois (arrêtez le fil dans un picot du premier cadre — 1 picot très-petit — 6 nœuds doubles à 2 fils).

PREMIER RANG D'ÉCAILLES : * 6 fois : (arrêtez le fil dans 1 picot du dernier cadre, le premier doit être arrêté à l'un des quatre angles — 5 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot — 5 nœuds doubles à 2 fils) — 1 anneau de : 10 nœuds doubles — 1 picot — 10 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez au signe *.

DERNIER RANG : * arrêtez le fil au picot d'un des anneaux du rang précédent — 1 anneau de : — 2 nœuds doubles — 9 fois : (1 picot — 2 nœuds doubles) — fermez l'anneau — 1 anneau de : 2 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'anneau précédent — deux nœuds doubles — 6 fois : (1 picot — 2 nœuds doubles) — fermez l'anneau — 6 fois : — (6 nœuds doubles à 2 fils — arrêtez le fil dans le picot d'une écaille du rang précédent — 6 nœuds doubles à 2 fils — 1 anneau comme le dernier à 1 fil) — retournez au signe *.

Vous faites ensuite les médaillons que vous alternez — 1 carré — 1 ovale — vous les réunissez ensemble à mesure par des fils arrêtés en terminant les médaillons.

MÉDAILLON CARRÉ. — * 9 nœuds doubles à 2 fils — 1 anneau de : 9 nœuds doubles — 3 fois : (— 1 picot — 9 nœuds doubles) — fermez l'anneau — retournez au signe * — répétez 4 fois le travail compris entre les deux signes * — faites un nœud avec le fil du commencement pour fermer le milieu. Vous encadrez ce carré d'un rang à 2 fils — * arrêtez le fil dans le 1^{er} picot d'un des carrés — 3 nœuds doubles — 2 fois : (1 picot — 3 nœuds doubles) — arrêtez le fil dans le 2^e picot de l'anneau — 3 nœuds doubles — 2 fois : (1 picot — 3 nœuds doubles) — arrêtez le fil dans le 3^e picot — 3 nœuds doubles — 2 fois : (1 picot — 3 nœuds doubles) — retournez au signe * — en faisant ce rang à 2 fils au-dessus du dernier anneau, vous arrêtez le fil dans les 3 picots du milieu de la feuille du grand carré ou du médaillon ovale auquel il devra être fixé.

MÉDAILLON OVALE. — Faites un anneau de 12 fois : (— 2 nœuds doubles — 1 picot) — il faut suivre la dimension de ces picots sur le dessin, les picots des extrémités sont plus longs. Fermez l'anneau — faites autour un rang d'anneaux — arrêtez le fil dans un des picots du grand anneau du milieu — 1 anneau de 3 nœuds doubles — 5 fois : (1 picot — 3 nœuds doubles) — fermez l'anneau — retournez au signe * pour les 11 autres anneaux — le 1^{er} picot est remplacé par un fil arrêté dans le dernier picot de l'anneau précédent; à l'anneau de l'une des extrémités les 3 picots du milieu sont remplacés par des fils arrêtés à la pointe du médaillon précédent. Après avoir donné à la barbe ou à la cravate la longueur que l'on veut, on place à l'extrémité un second grand carré semblable à celui du commencement. On suivra le dessin pour bien placer les 5 festons qui réunissent le bord du grand carré au premier médaillon carré; dans ces festons faits à 2 fils, les picots sont toujours séparés par 3 nœuds doubles.

7 à 9, ENTRE-DEUX CROCHET CARRÉ pour encadrement.

10, ROND POUR PELOTE. — Crochet carré.

11 & 12, CHIFFRES GOTHIQUES, — Crochet carré.

13 à 15, PETITS MOTIFS. — Crochet carré ou filet brodé en reprise, pour semé de rideau ou dessus de lit.

16, DENTELLE EN FRIVOLITÉ. — * 1 anneau de : 4 nœuds doubles — 4 fois : (1 picot — 4 nœuds doubles) — fermez l'anneau — 4 nœuds doubles à 2 fils — 3 fois : (1 picot — 4 nœuds doubles à 2 fils) — 1 anneau de : — 3 nœuds doubles — 4 fois : (1 picot — 3 nœuds doubles) — fermez l'anneau — 1 anneau de : 3 nœuds doubles — 1 fil arrêté dans le dernier picot de l'anneau précédent — 3 nœuds doubles — 2 fois : (1 picot — 3 nœuds doubles) — arrêtez le fil dans le 3^e picot du 1^{er} anneau — 3 nœuds doubles — fermez l'anneau — arrêtez le fil dans le 4^e picot du 1^{er} anneau — 4 nœuds doubles à 2 fils — arrêtez le fil dans le pied du 1^{er} anneau — 6 nœuds doubles à 2 fils — 1 picot — 6 nœuds doubles à 2 fils. On verra aux dessins suivants quels sont les picots qui doivent être remplacés par des fils arrêtés.

Deuxième côté.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Descente de lit, dessin turc. On le fait avec des laines de nuances anciennes.

TRAVAUX EN COULEUR

Petite broderie orientale sur cachemire. Les deux cadres qui entourent le dessin sont en petit lacet de soie noire retenu par un fil d'or. — Ce modèle peut servir pour dessous de flacon.

ABAT-JOUR

Premier tiers d'un abat-jour à dessin piqué.

GRAVURE DE MODES (1)

Toilette de jeune fille. — Costume en foulard russe; la première jupe ornée dans le bas de deux volants, surmontés d'une ruche; seconde jupe relevée sur les côtés. — Corsage décolleté, pèlerine, avec pans devant, garnie de volants & de ruches. — Ceinture avec nœud derrière garnie des mêmes ruches & volants. — Chapeau en paille belge orné d'une aigrette en ruban.

Toilette de jeune femme. — Costume en mousseline blanche. — Robe à traîne; volant à tête dans le bas; ornement de petits rubans s'entre-croisant, retenus par des boutons. — Metternich pareil à la robe avec ceinture à larges coques. — Chapeau en paille de riz, orné de roses.

Toilette de petite fille. — Costume en percale d'Alsace. — Robe de dessus à damiers en biais; jupe & corselet en percale pointillée, ornée d'une ruche plissée pareille à la robe. — Chapeau en paille anglaise, orné de rubans & de fleurs.

(1) Chapeaux de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

Corsage avec fichu drapé pour jeune fille de 14 à 15 ans.
Collet à capuchon pour enfant de 4 à 5 ans.
Deuxième toilette de la gravure n° 3706.

Les abonnées à l'édition verte recevront en plus les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

Deuxième toilette de la gravure n° 3707.
Veste pour petit garçon de 4 à 5 ans.

MOSAÏQUE

CURIOSITÉS HISTORIQUES.

Le prince de Galles, héros de trois drames de Shakspeare, Henri, qui fut plus tard Henri V, avait un page favori qui fut traduit en justice, devant le juge Gascoigne. A cette nouvelle, le prince en grande colère courut au tribunal, & ordonna que le prisonnier fût mis aussitôt en liberté. La fureur qu'exprimaient ses paroles, son caractère farouche faisaient trembler les assistants ; seul, le juge demeura impassible.

Le prince voulut délivrer lui-même son serviteur, & n'en pouvant venir à bout, on crut qu'il allait frapper le magistrat. Celui-ci, immobile sur son siège, lui dit gravement :

— Je tiens ici la place du roi votre père, &, en son nom, je vous somme de donner le bon exem-

ple à ceux qui seront un jour vos sujets. Pour punir votre désobéissance, je vous envoie à la prison de Kings-Beuch.

Et le prince, jetant son épée, se constitua prisonnier.

.*

Il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables.

PASCAL.

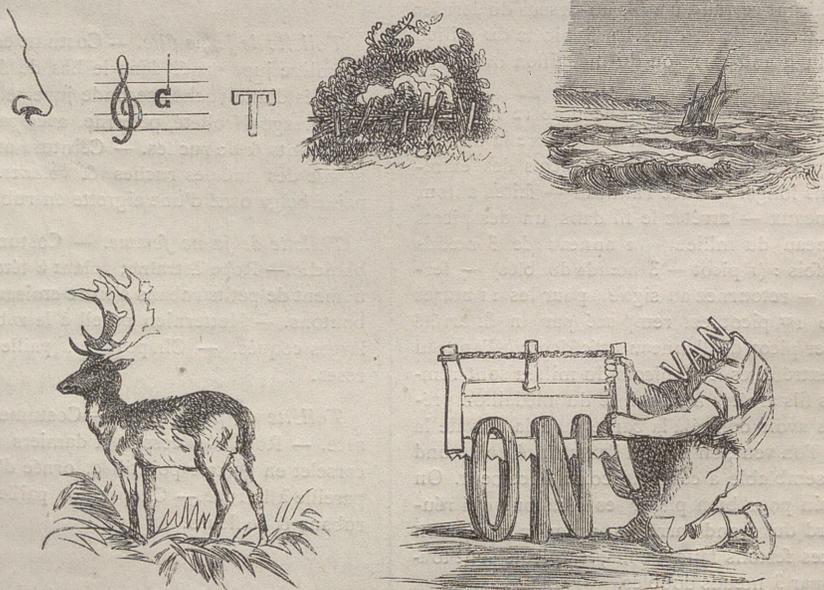
.*

L'étude approfondie du monde rappelle toujours à ceux qui l'ont faite avec fruit à paraître simples et sans prétentions ; en sorte que l'on travaille longtemps pour arriver au point par où l'on aurait dû commencer.

XAVIER DE MAISTRE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : *Les beaux esprits se rencontrent.*

RÉBUS



rétabli. Nous sommes très-reconnaissante de votre offre obligeante, que nous acceptons avec un empressement un peu égoïste; nous ne voudrions cependant pas vous imposer la tâche si ennuyeuse de cette transcription; un échantillon nous suffirait. Merci, mille fois, de votre toute gracieuse et affectueuse lettre; soyez notre interprète auprès de vos aimables filles.

M^{lle} M. P., Var. — Étant, comme vous le dites, nouvelle abonnée, vous ignorez que nous ne pouvons ni répondre, ni envoyer un dessin aussi spécial; nous vous prions donc de nous excuser, et de vous adresser directement à notre dessinateur, M. Gouyon, 45, rue du Bac.

B. P. L. — Les broderies sur cachemire font de très-jolis objets, d'exécution facile, et peu coûteux; nous ne pouvons que vous renvoyer aux sommaires de nos cahiers afin de faire votre choix; les pelotes, les dessous de flacon ou de bougeoir, les pochettes à ouvrage, les porte-monnaie, le rond rouge pour pelote, que vous recevez dans ce numéro, et le petit essuie-plumes en forme de cloche, vous fournissent des modèles charmants qui remplissent toutes les conditions que vous demandez. Vous trouverez beaucoup d'autres jolis objets dans numéros déjà parus, nous en avons publié plusieurs, en crochet et tricot, et nous en publierons de nouveaux, par la suite. — Quant au petit reproche que vous nous adressez, vous pourrez voir par vous-même qu'il est applicable à tous les autres, en renversant la comparaison. — Les cheveux relevés et bouffants devant; le chignon breton ou natté, fixé très-haut sur la tête, et retenu par un ruban noué sur le dessus de la tête, un peu de côté; le chignon est orné de quelques boucles. — Dites-nous quel est le point qui est resté obscur pour vous, car, nous ne pourrions que répéter la même explication, qui est complétée par plusieurs croquis dans lesquels tous les détails sont parfaitement exacts. — *L'eau vivifique*, en dépôt chez M. Philippe, 24, rue d'Enghien.

Soignant mes fleurs. — Si vous ne pouvez pas faire la dépense des rideaux en étoffe de laine, je vous engage à les mettre en cretonne, avec dessins perses à ramages; vous pourriez aussi recouvrir tout votre meuble avec des housses en même étoffe.

Une enfant de Marie, Gand. — Je ne puis vous renseigner exactement sur le prix qui serait, je crois, de 30 à 40 francs. Veuillez vous adresser à M. Hauptart, tapissier, boulevard Bonne-Nouvelle, 25.

M^{lle} A. T., à C. — Nous doutons que l'on parvienne sans professeur à un véritable talent, mais avec quelques dispositions et de la persévérance, on doit, au moyen de cette méthode, arriver, comme vous le dites, à crayonner un peu; M. Lambert est cour du Commerce-Saint-André-des-Arts, 19, à Paris.

Patria è libertà. — Pris note de vos demandes; cependant vous devriez vous regarder déjà comme très-favorisée de l'avoir vu figurer plusieurs fois depuis sept ans, combien de nos chères lectrices n'en peuvent dire autant! — Vous en trouverez une grande variété dans nos alphabets. — Veuillez nous adresser 4 francs, afin que nous vous fassions expédier les deux numéros.

Fidèle, fidèle; mais, hélas! indiscret. — Votre oracle, comme vous voulez bien l'appeler, serait un peu désappointé, si la planche de patrons du 1^{er} juillet n'avait été reçue par vous à bras ouverts; ce charmant déshabillé ne semble-t-il pas préparé tout exprès pour vous? puis notre petit collet, auquel vous pouvez supprimer le capuchon, en cachemire, garni d'une dentelle, d'un volant, ou d'un effilé, fera parfaitement votre affaire; le Metternich, malgré toutes les circonstances possibles, ne vous est pas interdit. Merci de votre aveugle confiance.

R. L., Vosges. — *L'eau et la pommade vivifiques* produisent d'excellents effets, surtout préventifs, et pour arrêter la chute des cheveux.

Une abonnée économe de travail. — On fait le grand chiffre brodé au drap de dessus seulement. Merci pour cette amie à laquelle nous avons transmis vos témoignages de bienveillante sympathie.

Entre mon chat et mon oiseau. — Précaution bien nécessaire pour maintenir la bonne harmonie entre ces deux favoris. — Nous regrettons de n'avoir pu vous procurer ce modèle, que nous publierons dans un temps plus ou moins éloigné, mais que nous étions dans l'impossibilité de faire paraître en juillet.

N^o 1239. — Ce dessin est trop spécial pour que nous vous le promettons; mais, si vous êtes un peu habituée à ce genre de travail, il vous sera facile de le composer avec le rond repoussé, paru en juin, et les dentellés et entre-deux qui se trouvent sur les cahiers.

Sur le point de partir pour les bains de mer. — Ce patron a paru au 16 juillet 1868; veuillez, si vous le désirez, en faire la demande au bureau du journal, en nous envoyant 75 cent., car il ne nous est pas possible de le renouveler cette année.

Une étourdie, mais bien fidèle abonnée. — Je ne connais pas de procédé pour enlever les taches de dessus cette étoffe, surtout si elles ont résisté à l'eau de javelle; maintenant, pour réparer ce malheur, essayez de changer les lés et les garnitures du costume, et mettez en étoffe blanche les parties qui ne se verront pas.

Une de vos abonnées, A. C. — L'abonnement part du 1^{er} janvier; si vous le prenez au mois de juillet, vous recevrez les six premiers mois en même temps; si vous le préférez, vous pourrez au mois d'octobre prendre l'abonnement pour quinze mois, c'est-à-dire les trois derniers mois de l'année et l'année suivante tout entière. Le prix est, alors, de 15 francs, pour la province.

N^o 3007. — Ces changements ne sont pas provoqués par des demandes, mais bien par notre désir d'améliorer sans cesse notre publication; nous n'avons nullement l'intention de les supprimer, nous sommes très-heureuse de vous en voir apprécier tous les avantages. — L'éditeur, E. Jung Treuttel, demeure, 19, rue de Lille.

Entre Berthe et René. — Notre planche d'octobre est toujours exclusivement consacrée aux confections d'hiver. — Pris note de votre demande, mais nous ignorons pour quelle époque.

G. R. — A la Châtelaine, rue du Bac, 34, vous trouverez toutes les fournitures nécessaires pour vos chapeaux.

M. L. C. — Notre renseignement vous arrivera, peut-être, trop tard, mais nous avons dit bien des fois que nous ne pouvions répondre dans un aussi bref délai. — Le premier, désigné par vous, sera placé à votre droite; le second, à votre gauche; et le troisième, à la droite de la femme du second ou de madame votre mère, si elle assiste à ce dîner. Les toilettes décollétées, mais avec chemisette, pèlerine ou fichu en dentelle.

Une fidèle abonnée. — M^{me} Veil, rue Saint-Roch, n^o 20.

Une enfant de Marie. — Il faut la savonner à froid; il est difficile de vous indiquer un moyen infallible, si elle est mauvais teint.

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1^{er} AOUT.

	Pages.
INSTRUCTION — Voyages au pôle Nord, par RICHARD CORTAMBERT.....	225
BIBLIOGRAPHIE — Le baron d'Aché, par M ^{me} la comtesse DE MIRABEAU.....	229
— — Nouveau Cours de Littérature, par M. CHANTREL.....	230
ÉDUCATION. — La famille Reydel (suite), par M ^{me} M. BOURDON.....	231
— — La Ressuscitée ou les Chevaux de Cologne, par ANTONIN RONDELET.....	235
— — La Demoiselle de compagnie (suite), par M ^{me} la comtesse DE LA ROCHÈRE.....	242
POÉSIE — Souvenirs, par M. ANATOLE DE SÉGUR.....	247
REVUE MUSICALE. — La harpe éolienne. — Compositions nouvelles, par M ^{lle} MARIE LASSAVEUR....	248
ÉCONOMIE DOMESTIQUE. — Pain de riz aux abricots. — Terrine de bœuf. — Pâté de saumon en maigre.....	250
CORRESPONDANCE	250
MODES.	252
MOSAIQUE. — RÉBUS	256
Une Gravure de Modes. — Travaux en couleur: Petite broderie Orientale. — Planche de Filet, Crochet et Tapisserie par Signes. — Première partie d'un Abat-Jour — 8^e Cahier : Broderies et petits travaux. — Planche VIII.	

Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

Le **JOURNAL DES DEMOISELLES** se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique...., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

MODÈLES DE TAPISSERIE	FAC SIMILE D'AQUARELLES ET PEINTURES A L'HUILE	CARTONNAGES. — OUVRAGES DE FANTAISIE
Pouff héraldique..... 1 »	Singes..... 1 »	Coffret gothique..... 1 50
Pouff égyptien..... » 50	Bouquet de roses... » 50	Chalet..... 1 »
Pouff indien..... » 50	Grand bouquet, pavots et ca- mellias..... » 75	Coucou..... » 50
Prie-Dieu..... 1 50	Nid d'oiseaux..... » 50	Abat-jour, incendie..... » 75
Pantoufle violette..... » 50	Jeune Bergère..... 1 »	Abat-jour, illumination des Champs-Élysées..... » 75
Pantoufle lilas..... » 50	Le Petit Poucet, Chacun son tour, Combien pour un, } chaque » 25	Abat-jour, feuille de vigne... » 25
Mouton camaïeu..... » 50	La Tentation, Hirondelles (décalcomanie).. » 25	Vide-poche..... » 50
Paysanne italienne..... » 50		Porte-Montre..... » 25
Chaise style Louis XIII..... » 50		Jardinière..... » 50
Lambrequin, feuille de vigne » 50		Pochette à ouvrage..... » 25
Lambrequin rose sur fond bleu » 50		Porte cigare rouge et or sur fond gris..... » 25
Guirlande de fleurs pour écran. 1 »		Pelote..... » 50
Bande algérienne..... » 50		Dessous de lampe à fleurs bleues » 25
Bande pour ameublement... » 50		Dessous de lampe soutaché noir sur fond violet..... » 25
Descente de lit (cachemire)... » 50		Pantoufle, estamp. rouge et or. » 50
	PETIT MANUEL DE TRAVAUX 1 FRANC	Pantoufle, estamp. noire et bleue » 50

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.

Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles